



Route du fort Napoléon. — Dessin du commandant Duhousset.

EXCURSION DANS LA GRANDE KABYLIE,
NOTES ET CROQUIS RECUEILLIS ENTRE LA MEDITERRANEE ET LE DJURJURA,
PAR LE COMMANDANT DUHOUSSET.

1867. — TEXTE ET DESSINS INEDITS.

I

Avant-propos. — Les Kabyles. — Le fort Napoléon. — Tizi-Ouzou.

Je sais trop combien il est difficile de faire un travail complet sur la Kabylie pour avoir la prétention de n'omettre ou de heurter, dans ce que je vais dire, à propos de l'origine des peuples de cette contrée, aucune des opinions émises sur le même sujet.

Malgré les recherches les plus sérieuses, l'histoire de la Kabylie est demeurée incertaine et confuse jusqu'au jour où il nous a été possible d'en réunir quelques parties, grâce aux anciens documents et à la découverte de certains points de repère que la connaissance exacte du sol nous a permis d'établir comme indiscutables.

XVI. — 409^e LIV.

Quant à moi, je parlerai seulement des choses que mes différentes fonctions dans la Kabylie m'ont forcé d'étudier consciencieusement, et que j'ai fixées dans ma mémoire à l'aide de notes ou de dessins pris sur place. En faisant connaître l'agriculture et l'industrie des habitants de l'important massif compris entre la mer et le Djurjura (*mons Ferratus* des anciens), je m'efforcerai d'atteindre à la clarté sinon au pittoresque, et je m'estimerai heureux si je puis parvenir à intéresser mes lecteurs.

Personne n'ignore que le Kabyle n'est point un Arabe, mais bien un Africain possesseur originaire du sol, un

18

Berbère¹, en un mot, l'homme du sol, que les différents peuples qui ont tour à tour occupé le littoral de la Méditerranée ont un peu modifié peut-être, mais dont ils n'ont jamais complètement changé les mœurs, et qu'ils ne se sont jamais assimilés.

Cependant, de cette possession à peu près constante du sol par le Kabyle, on aurait tort de conclure à la perpétuité de son langage conservé presque sans altération depuis les temps les plus reculés, pas plus que l'indomptable indépendance de son caractère ne doit faire supposer son sang pur de tout mélange étranger. Il est facile, aujourd'hui encore, de constater des dissimilitudes remarquables dans la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, et l'on peut aisément suivre la gradation du blond clair au noir foncé. Néanmoins, malgré les barbes rousses et les cheveux dorés apportés dans cette contrée d'abord par les Romains et les déserteurs de tous pays que contenaient leurs armées, puis ensuite par les Vandales, l'élément arabe lui-même, qui a dû laisser le plus de traces visibles, a été absorbé par la race berbère fixe et tenace.

Les récits des historiens les plus anciens, surtout ceux de langue latine, parlent des Quinquagentiens, envahisseurs de l'Afrique septentrionale, comme ayant été forcés par leurs ennemis de se concentrer dans les montagnes, où l'on n'osa pas les poursuivre. Théodose lui-même échoua contre Firmus quand il ne parvint pas à l'attirer dans la plaine, où quelques-uns de ses succès furent encore douteux.

Sur ce littoral de l'Afrique que nous appelons aujourd'hui la Kabylie, toute la fin du quatrième siècle fut désastreuse pour la grande nation. Elle avait sur les côtes, on le sait, des établissements considérables dont on retrouve encore la trace; mais prospérèrent-ils toujours? On l'ignore. Et quelle fut leur durée exacte? On l'ignore également, quoique l'occupation romaine, à dater de la fondation de l'empire, ait pu durer plus de quatre cents ans.

La principale fonction des chefs qui se succédaient alors en Afrique, était de suffire aux besoins de Rome, cet insatiable gouffre, et de pourvoir aux largesses que le gouvernement impérial faisait au peuple. Ils n'avaient nul autre but que d'arriver strictement à ce résultat.

Les Romains ne demandaient aux pays conquis que des esclaves et des laboureurs. Ceux des vaincus qui ne voulaient pas accepter leur joug leur abandonnèrent la plaine; ils se retirèrent, en gravissant les hauteurs, jusqu'à ce que les bois et les ravins leur offrisent un abri inaccessible aux cruautés des centurions, aux exigences du fise; et, de ces forts naturels ils s'enhardirent plus tard à descendre, sous la direction de chefs audacieux, pour attaquer et refouler l'étranger.

N'ayant pour le moment à retracer que l'état actuel

1. Berbères. — *Barbari* en latin, *barbaroi* en grec, *beraber* et *berabra* en arabe. Tous ces mots semblent venir du sanscrit *war-va-ant*, appellation hostile appliquée à l'étranger.

des Kabyles, nous devons commencer par décrire sommairement leur organisation.

L'ensemble des individus d'une même famille, notre clan celtique, s'appelle *kharouba*; chacune des *kharoubas* qui composent le village ou *déhéra* choisit parmi ses membres un *dhaman* qui doit la représenter aux réunions du conseil municipal, défendre ses intérêts, en un mot, être pour elle responsable ou *répondant*. Cette dernière acception est la vraie: un Kabyle qui prête une somme à échéance exige que son débiteur lui présente un ou deux *dhamans* ou cautions.

L'ensemble de plusieurs *déhéras* prend le nom d'*arch*.

Dans chaque village, l'autorité est exercée par un *amin*, choisi à l'élection et à tour de rôle dans chaque *kharouba*. Ce chef est chargé de veiller à l'exécution des lois écrites, classées sous le nom de *kanoun* et ne sont que l'énoncé des coutumes en usage de temps immémorial en Kabylie.

L'*amin* ne peut prendre aucune décision, frapper aucune amende sans la réunion (*djemâa*) de ses adjoints ou *dhamans* toujours pris parmi les notables. Ce tribunal choisit un secrétaire (*khodja*) chargé de tenir à jour le registre de ses délibérations et de faire toute la correspondance avec l'autorité française. Ces fonctions de *khodja* sont rémunérées par des rétributions en figues, olives, etc., etc.

Le commandement de la tribu est donné par l'autorité française à un *amin-el-oumena*, qui a pour fonction principale la surveillance de sa tribu, au point de vue de l'ordre public. Il ne doit s'immiscer en rien dans les affaires des villages, qui se gouvernent chacun suivant son *khanoun*.

Chaque village est divisé en deux partis ou *soff* qui sont généralement ennemis héréditaires. On comprend facilement à quelles extrémités regrettables pour la tranquillité publique en arrivaient ces voisins irréconciliables, quand leurs intérêts se trouvaient en jeu.

Les élections étaient une source constante de trouble; les armes à feu se mettaient de la partie, et, en un mot, pour me servir d'une expression locale: la poudre parlait.

La disposition des villages, dont les constructions se dominant presque toujours les unes les autres, rendait ces rixes sanglantes. Quelques maisons élevées étaient crénelées; les autres étaient percées de meurtrières, et la *djâma* (mosquée) devenait, en raison de l'importance militaire de son premier étage, une véritable forteresse, dont la possession assurait le succès.

La *djâma* possède une caisse municipale, déposée entre les mains d'un *oukil* (homme d'affaires, gérant). Cette caisse est alimentée par les amendes qu'infligent le conseil municipal et l'autorité indigène, et par les droits perçus pour les mariages, les naissances et les morts.

En voyant que nous travaillons pour leur bien, les Kabyles s'habituent peu à peu à céder, dans leurs élections, à une impulsion plus centralisatrice. Nous devons profiter dans ce sens du fâcheux résultat des prises

d'armes peu parlementaires dont elles sont souvent la cause.

Rien n'a plus efficacement agi sur les Kabyles, pour les amener à capituler en 1857, que la promesse de respecter leurs coutumes et leurs élections communales. Nous y trouvions notre intérêt, parce que la défense du pays les avait tous réunis dans une même cause ; et les divisions intestines devaient servir plus tard à la consolidation de notre conquête, jusqu'à ce qu'une connaissance plus approfondie de la contrée nous permit de diriger nous-mêmes ces élections pour amener la pacification complète du pays, tout en laissant, en apparence, l'honneur du résultat aux Kabyles.

Durant l'été de 1864, le calme régnait dans la grande Kabylie. Je voulus profiter des loisirs qu'il nous faisait pour compléter, par une excursion d'une vingtaine de jours, mes études commencées sur la contrée et sur ses habitants. Parmi les officiers de mon voisinage, je

rencontrai quelques amis poursuivant le même but, les uns venant des bords de la mer, les autres descendant du fort Napoléon. Nous choisîmes la position centrale de Tizi-Ouzou pour lieu de rendez-vous et pour point de départ.

* Et maintenant, quelques mots sur ces deux localités, qui jouent un rôle capital dans l'histoire moderne de la grande Kabylie.

Le fort Napoléon, le plus important de nos établissements militaires dans cette région, a été élevé pendant l'expédition de 1857, au centre même des Beni-Iraten, qu'on n'avait pu comprimer jusqu'alors. Le maréchal Randon en posa la première pierre le 14 juin 1857, et le relia en vingt jours à Tizi-Ouzou, par une route carrossable. Cinq mois suffirent pour tout terminer. Si l'on songe que tout était à créer, on ne saurait trop admirer l'intelligence de nos officiers ainsi que le courage et l'activité de nos soldats quittant le fusil pour



Tombeau romain près du fort Napoléon. — Dessin du commandant Duhoussier.

la pioche et la truelle. Le fort Napoléon est placé sur un plateau fortement accidenté, élevé de plus de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, au lieu dit en arabe Souk-el-Arba, d'après un grand marché qui s'y tient le mercredi. Son enceinte de deux mille mètres, flanquée de dix-sept bastions, renferme une aire de douze hectares, coupée de rues larges et bordées par tous les bâtiments militaires qui constituent l'installation et le bien-être d'une forte garnison. L'activité coloniale y est déjà assez développée pour y avoir construit une centaine de maisons particulières, élevées sur les deux côtés de la rue centrale de la citadelle.

Du haut des remparts, on domine au loin le bassin de l'oued Sébaou, qui arrose, par son cours principal ou par ses affluents, la partie centrale, le cœur pour ainsi dire de la grande Kabylie. Tandis qu'au nord, l'œil est borné par la chaîne maritime qui longe la

Méditerranée, de Dellys à Bougie, au sud, il suit les arêtes des contre-forts du Djurdjura, plonge dans les profondes ravines qui découpent les plateaux des Zouaouas et remonte le long de leurs versants jusqu'aux crêtes chenues qui bornent l'horizon.

Une route de voitures relie aujourd'hui le fort Napoléon au poste militaire de Tizi-Ouzou (le col des Genêts). Ce nom est porté à la fois par un village de deux à trois cents habitants, et par un bordj ou fort situé au sommet d'un col de trois kilomètres de largeur environ, encaissé entre deux hautes chaînes de montagnes. Il a été bâti par les Turcs sur des ruines romaines ; de fortes murailles forment ses remparts, et dans leur épaisseur sont ménagés quelques réduits casematés servant de chambres à la garnison ; la porte ouverte sur la vallée est pratiquée sous une large voûte qui en défend l'accès. Au milieu de la cour, se trouvent un puits et une koubba.

Tel était ce bordj au temps des Turcs et lorsque sa garnison ou nouba comptait trois seffra d'artillerie, soixante-dix hommes environ, commandés par un kaïd qui gouvernait le pays d'alentour et présidait les marchés à l'aide de son khodja. Le moyen d'action le plus efficace de ce chef consistait dans l'emploi de colonies militaires ou smalas habilement placées dont la plus remarquable, la tribu Mar'zen des Amraoua, formait une excellente cavalerie, grâce à sa position au centre d'une plaine renommée pour sa fertilité. Elle interceptait les relations commerciales des Kabyles et rasait leurs moissons lorsqu'ils ne payaient pas l'impôt. Aussi, après la chute des Turcs, les Amraoua furent

exposés aux vendettas des tribus voisines. Sous les Français ils ont conservé leur réputation d'excellents soldats : ils forment un goum infatigable, et fournissent aux spahis ou aux tirailleurs indigènes des recrues qui se font remarquer par leur fidélité et leur intrépidité.

En 1854, on a ajouté quelques constructions au bordj que nos troupes occupèrent définitivement en 1855 et où elles jetèrent dès lors les bases d'un établissement qui prend chaque jour un sensible développement. Le village, bâti au-dessous du camp, est peuplé, comme tous les centres européens, de cabaretiers, de petits marchands ou de cultivateurs. L'ancien bordj turc et les



Bata à la fontaine. — Dessin de Steg d'après un croquis du commandant Duhoussset.

constructions nouvelles constituent un solide établissement militaire : une ligne à crémaillère, transversale à la vallée, protège le fort et le village contre tout coup de main et vient se relier au bastion sud-est des fortifications. L'enceinte bastionnée du fort renferme des bâtiments qui, suivant les circonstances, peuvent servir de magasins, d'hôpitaux ou de casernes. Une garnison de mille hommes avec tout son accessoire en personnel et en matériel y serait facilement installée¹.

« Tout cet ensemble de constructions se trouve sur

1. Voy. pour plus de détails *l'Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie*, par Louis Piesse, dans la collection des Guides-Joanne.

un des points culminants du col ; le village et le fort ont pour trait d'union le jardin des zouaves, ainsi nommé parce que les pioches de ces militaires, leur sueur et leur intelligence l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui. Sous le canon de la place se tient tous les samedis le marché du Sebti, très-fréquenté et abondamment pourvu de tout ce qui peut intéresser les populations environnantes : bestiaux, chevaux, mulets, étoffes, armes, fers, laines, cuirs, etc., tout s'y trouve, jusqu'aux aiguilles et aux petits miroirs de juif ambulant. Le mamelon de Tizi-Ouzou, comme tous ceux que soulève en vagues la plaine du Sébaou jusqu'au djebel Faraoun, est nu comme un nid d'hirondelle. Pas un arbre, pas un arbuste, à peine une rare brous-

saille servant de limite à deux champs; mais, en revanche, le massif du djebel Belloua s'élève majestueusement entre Tizi-Ouzou et le Sébaou, comme pour protéger le fort contre le vent du nord. Ses flancs boisés, verdoyants et broussaillés reposent l'œil lassé de la monotonie de la vallée; la riche et vaste smala de Tizi-Ouzou étale ses nombreux gourbis sur les premières pentes du Belloua. Si vous avez un jarret de zouave ou de chasseur de chamois, montez ces pentes rapides et vous serez dédommagé en arrivant au sommet¹.

A sept ou huit kilomètres à l'est de Tizi-Ouzou, nous trouvâmes le village ruiné de Sikhon-Meddour, après avoir traversé à gué les trois bras de l'oued Aïssi, lequel, à l'époque actuelle, apporte très-peu d'eau au Sébaou, dont il est en hiver un des plus considérables affluents. Notre première étape ne dépassa pas Djema-Sah'ridj, village des Beni-Fraouçen, dans lequel Mac-

Carthy croit retrouver la Bida-Colonia des Romains. Son nom actuel (la mosquée du bassin) semble faire allusion à son site concave, arrosé de sources abondantes, et son aspect, quand on l'aborde du côté de l'est, est parfaitement en rapport avec les idées que peut susciter la connaissance de son passé.

On aperçoit tout d'abord un grand emplacement jonché de débris antiques et entouré d'habitations d'un assez bon aspect; là se tient le marché, sur un sol où de nombreux réseaux de murs à fleur de terre attestent l'occupation romaine. A gauche, on côtoie le bassin en grandes pierres taillées auquel Djema-el-Sah'ridj doit son nom: tout autour se dressent un grand nombre de blocs d'environ un mètre de hauteur sur une largeur et une épaisseur moindres de moitié. Plusieurs blocs sont aussi encastrés dans les maisons voisines. Sur l'autre côté du marché s'élève la mosquée petite et basse, appuyée à un minaret de modeste apparence, mais pour-



Djema-Sah'ridj. — Dessin du commandant Duhousset.

tant d'un bon effet dans le paysage. En poursuivant vers l'est, on rencontre deux autres fontaines, également construites en pierres de taille. On arrive enfin à l'extrémité orientale de la ville, vers une petite butte sur laquelle se détachent, au milieu des tombes, plusieurs pans de murs éboulés. Cette butte domine Djema-Sah'ridj et supportait probablement une citadelle.

La route, presque toujours en plaine, offre peu d'intérêt jusqu'à cet endroit; un souvenir pourtant s'y rattache: c'est de là que, en 1857, nos colonnes partirent des trois camps de Selkh ou Meddour, d'El-Hamis et d'Abidchamlat, pour enlever les contre-forts du Djurjura, dont on voit les petits villages se détacher en blanc sur les crêtes escarpées, à la hauteur du dernier de ces camps, un peu à l'ouest du Tleta.

Là, je quittai mes camarades pour ne les rejoindre

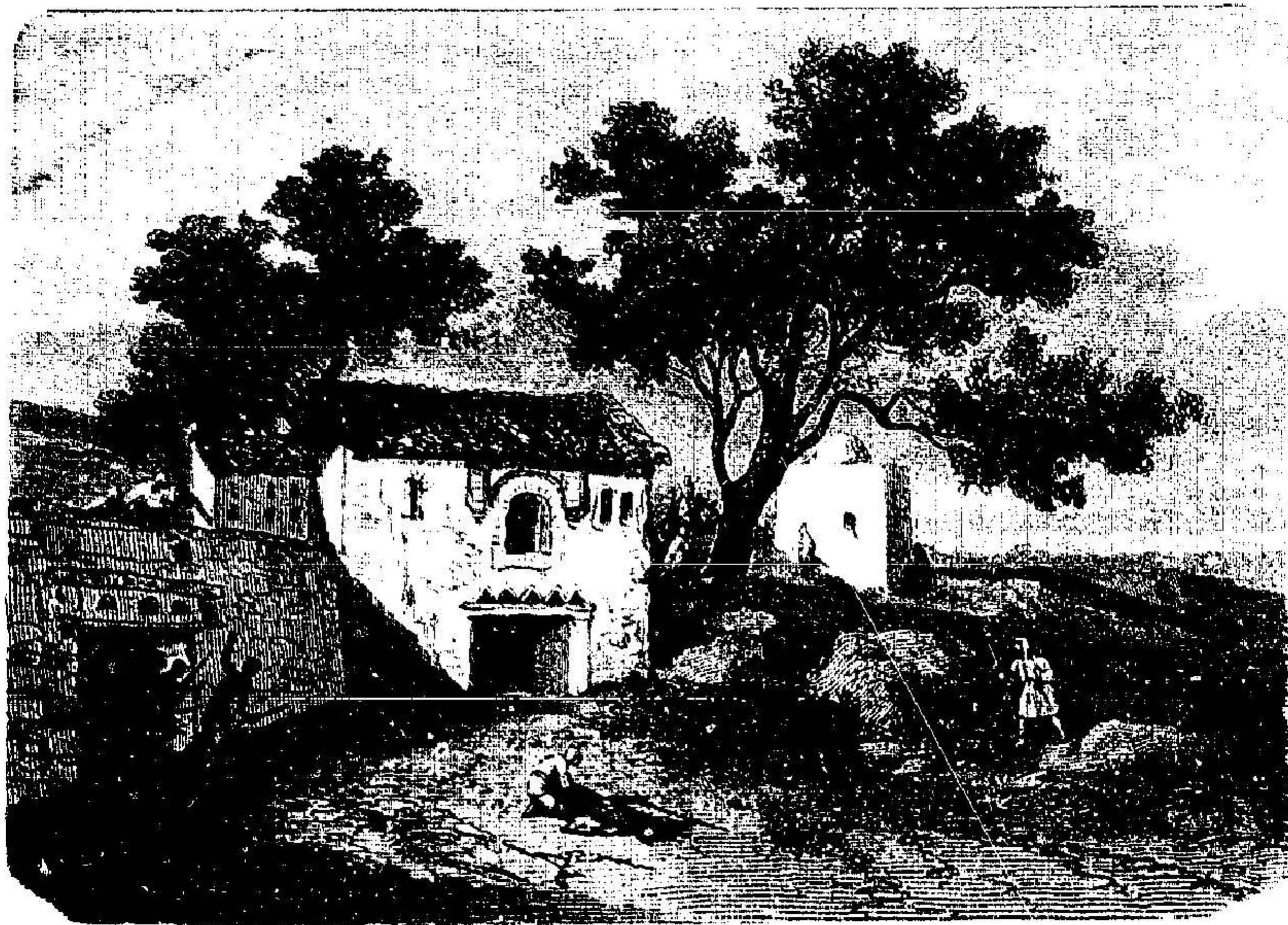
1. *Revue africaine.*

qu'au rendez-vous du déjeuner, au village de Mahmoud. Je partis avec un guide pour explorer quelques sentiers dont les bords m'offraient la luxuriante végétation de la plaine: une forêt d'aloès et de cactus, mêlant leur feuillage épineux à la verdure un peu plus pâle des énormes oliviers au milieu desquels se cachent Souk'et Tleta. Je constatai en passant près de l'endroit où se tient le marché, l'existence de quelques vestiges romains de peu d'importance.

Comme je ne tenais pas à retourner au campement du soir, je couchai au Tleta, et me remis en route le lendemain de bonne heure, pour rejoindre mes compagnons au rendez-vous de midi. Je savais le pays que j'avais à parcourir accidenté et d'un difficile accès, j'étais cependant bien loin de me douter des obstacles de toutes sortes que m'opposerait la petite chaîne qui sépare les Beni-Fraouçen des Beni-Khellili et dont les crêtes atteignent une altitude de mille mètres. Après avoir tra-

versé l'oued Ntalglough je commençai à m'élever dans la montagne par des pentes plus ou moins douces ou accidentées, mais toujours en progression. A Taourirt-Aden, on compte déjà quatre cent soixante-quatre mètres; à Ait-Yaich, nous en trouvâmes sept cent vingt-

cinq; passant par Ait-Mansour, et Tizi-Terga, nous constatâmes à Igoulfan neuf cent quarante-huit mètres, et enfin neuf cent quarante-trois à Mahmoud. On voit à Tizi-Terga un canon de bronze à six pans, long de deux mètres cinquante centimètres, avec un calibre



Maison des marabouts et mosquée, à Koukou. — Dessin du commandant Duhoussel.

de huit centimètres. Il porte une double croix incrustée, sans inscription. Ce curieux spécimen d'artillerie est probablement à la même place depuis la fin du dix-septième siècle, époque où, suivant la tradition, un

bey turc l'abandonna après avoir attaqué en vain les Beni-Fraouçen, et échoué dans une tentative contre Koukou.

Dans un grand nombre de passages, la route, très-peu



Élections à Koukou (grande Kabylie). — Dessin du commandant Duhoussel.

praticable pour les hommes, est d'autant plus périlleuse pour les chevaux. Mon guide, piéton de la montagne, tenait fort peu compte des résistances que m'opposait ma monture dans d'étroits sentiers coupés de grosses racines et de crevasses, et semés à l'improviste d'ac-

cidents à pic de près d'un mètre de hauteur. Je n'atteignis Mahmoud qu'à dix heures. Mon homme se félicitait d'avoir pris la traverse; pour moi, j'étais rompu et je ne me réconfortai que grâce à un bon déjeuner champêtre, qui se ressentait de l'abondance

de provisions que l'on possède toujours au lendemain d'un départ.

Dans la pleine liberté d'un voyage de plaisir, les choses les plus simples deviennent intéressantes. J'avais envoyé mon guide un peu en avant, pour qu'il tâchât de découvrir si mes compagnons, avec les bagages, étaient déjà au rendez-vous, dont on apercevait les rares maisons à une demi-lieue, et je m'étais arrêté à l'ombre de quelques arbres pour faire souffler ma

monture, lorsque j'aperçus une jeune fille, jouant avec trois ou quatre enfants, près d'une fontaine. Son premier mouvement, à ma vue, fut de prendre la fuite avec ses petits compagnons ; mais, comme je demeurais parfaitement tranquille, elle se rassura bien vite, et la curiosité d'examiner le roumi l'emporta sur la crainte. Je poussai mon cheval sur la rigole où s'écoulait le trop plein de la fontaine, afin qu'il pût aspirer quelques gorgées d'eau, et j'indiquai par un geste que



Retour du marché. — Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Duhoussel.

moi aussi j'avais soif. La jeune fille eut d'abord un tressaillement d'effroi ; mais, après avoir regardé aussi loin que sa vue pouvait porter, n'apercevant personne, elle grimpa sur la margelle du puits et se baissa pour y puiser de l'eau dans ses deux mains, dont elle forma une coupe que je dirigeai vers ma bouche ; puis j'humectai de salive une piécette d'argent et l'appuyai sur le front de la jeune et sauvage Hébé, qui, ouvrant de grands yeux effarés, s'enfuit à toutes jambes, sans

qu'une parole eût été échangée entre nous, et pour cause.

Je m'éloignai en songeant au parti qu'un artiste eût tiré de cette scène aux couleurs bibliques. Rien n'y manquait, ni le type, ni le costume de la jeune Kabyle, ni la source jaillissant d'une petite excavation creusée dans le rocher, ni les effets d'ombre et de lumière sur la rude végétation des cactus et des aloès.

A partir de Mahmoud, le chemin devenait si mauvais



Passage d'un gué. — Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Duboussé.

que nous montâmes tous à dos de mulet. Nous atteignîmes ainsi, en marchant vers le sud, jusqu'à la hauteur de onze cent quarante-cinq mètres ayant à l'est les Beni-Raten et les Beni-Menguellat, à l'ouest le village de Taka, placé dans une belle position, et asile bien connu de tous les mécontents; ses habitants, d'un naturel belliqueux, ont été la terreur de tous les villages voisins jusqu'à la conquête définitive du pays par les Français.

C'est par cette même route que l'expédition de 1854 s'avança jusqu'au Sebti des Beni-Yahia. Nous descendîmes un peu pour nous rendre à Koukou par le contre-fort qui remonte à l'est et dont les dernières pentes vont mourir au Sébaon.

Des débris de pierres de taille et une citerne en briques dans le style romain ont fait soupçonner à M. MacCarthy que Koukou est le *Turaphikum* des géographes de l'empire; il est aujourd'hui habité par les Beni-Yahia. J'y avais été accueilli à une première visite par une tempête de neige. Cette fois, le manteau de frimas était remplacé par le tableau d'une moisson en pleine activité. Pour ce travail, les Kabyles se couvrent la tête d'un immense chapeau de paille de forme pointue aux bords larges d'une quarantaine de centimètres et rayonnant autour de leur visage. Leur costume se compose d'une chemise ou gandoura, qui laisse nus les bras et les jambes, et d'un tablier en peau, comme celui de nos forgerons. Ils moissonnent avec une faucille le blé et l'orge par petites poignées et fort près de terre. Le dépiquage ainsi que le vannage se font assez grossièrement avec des bœufs.

La coiffure des femmes, de même que la forme des poteries, est en rapport avec l'habitude qu'elles ont de porter sur la tête des cruches, d'un très-grand poids. Elles les maintiennent en équilibre en cambrant fortement les reins. Elles se font une large ceinture avec de grosses cordes en laine, dont elles entourent vingt fois leur taille. Quant à leur vêtement, c'est toujours un simple morceau de laine, retenu par deux épingles au-dessus du sein.

II

Un marché. — De Koukou à Bougie. — Moknéa. — Aspects du Djurdjura. — Le bassin du Sahel. — Bougie.

Par une belle matinée de printemps, rien n'est aussi animé que les sentiers kabyles qui conduisent à un marché en renom : tout s'agite derrière le feuillage, tout est en mouvement dans les endroits guéables de la rivière, qui paraît habitée, tant les hommes, les femmes, les bestiaux y circulent et se pressent. Le chef de la famille s'aventure d'abord, les plus petits enfants sont portés sur les épaules; il est rare qu'un Kabyle fasse la grâceseté à sa femme de lui céder son âne ou son mulet, pour lui éviter la peine de se mouiller quelquefois jusqu'aux genoux. J'ai pourtant été témoin de la scène dont je donne un croquis page 281 : c'est peut-être parce que la femme qui y figure, à peine âgée de dix-sept ans, avait à porter deux très-jeunes

enfants, que son maître consentit à la placer sur l'animal, lequel, toujours tiré en avant malgré sa résistance, décide du passage du reste du troupeau : les moutons d'abord, puis à leur suite le gros bétail.

Cette caravane allait au marché des Beni-Menguellat, l'un des plus importants de la grande Kabylie, et qui se tient sur la rive droite de l'oued Djemâa. Il occupe un vaste plateau dominé par des hauteurs couvertes de beaux oliviers. Toutes les tribus voisines de Drâ-el-Mizan y amènent leurs produits.

On trouve là tous les spécimens de la fabrication industrielle et kabyle :

Les Juifs y apportent les bijoux algériens, et les cottonnares dont quelques indigènes font leur vêtement de dessous, en forme de chemise.

La plaine de l'oued Sahel y envoie ses grains, pour les échanger contre l'huile d'olive et les figues.

Les Beni-Janni s'y rendent avec leurs armes et leurs bijoux.

Les Beni-Aïssi y vendent leurs poteries; les Beni-bou-Youcef leurs burnous et leurs haïks de laine, de couleurs diverses; les Beni-Abbès leurs burnous rayés, jouissant à juste titre d'une haute réputation; les Beni-Ouassif y amènent des mulets, dont ils font principalement le commerce.

Beaucoup de femmes, âgées pour la plupart, y vendent du beurre, du miel, des œufs, des fruits, quelques chétives volailles et des épices.

Ce marché, ordinairement très-animé, compte parfois jusqu'à quatre mille personnes. La surveillance y est le plus souvent exercée par un officier du bureau arabe, escorté de quelques cavaliers; mais, en temps ordinaire, l'Amin el Oumena de la tribu sur le territoire de laquelle a lieu le marché, veille au maintien du bon ordre. Il a sous ses ordres les M'Khaznis, agents indigènes du commandement.

La rivière de l'oued Djemâa, que l'on peut presque traverser à pied sec en été, devient en hiver, à l'époque des pluies et des fontes des neiges dans un pays aussi accidenté, un véritable torrent roulant des troncs d'arbres avec des pierres, qu'il faut néanmoins traverser, bêtes et gens, pour se rendre au marché.

De nouvelles pertes étant signalées chaque année, les Beni-Menguellat, menacés de voir leur marché déserté par toutes les tribus de la rive gauche, firent à l'autorité la demande d'un pont, dont ils s'engageaient à fournir, sous notre direction, les matériaux et la main-d'œuvre. En conséquence il fut décidé à Alger qu'une section de pontonniers, sous les ordres d'un lieutenant, construirait ce pont, avec des bois abattus, dégrossis et apportés par les tribus sur le lieu du travail.

Un officier du bureau arabe, de concert avec le chef des pontonniers, était chargé de mener cette œuvre à bonne fin.

Il est curieux de voir comment les indigènes s'y prennent pour abattre et transporter en peu de temps les arbres les plus gros, sans autre outil que leur *gadoun*, petite hachette, qu'ils manœuvrent avec une activité

remarquable : en quelques instants le pied de l'arbre est entouré d'une entaille profonde; on dirige sa chute au moyen d'une corde, puis on le dégrossit en le dépouillant de ses plus fortes branches.

Il s'agit maintenant de l'enlever, sans aucune machine, du fond d'un ravin où, même sans le moindre fardeau, l'on ne descend que très-difficilement, et de lui en faire gravir des pentes abruptes; tout cela seulement à la force des bras. Voici comment on s'y prend :

On passe en travers sous le tronc de l'arbre de gros madriers, que l'on fixe avec de forts liens; on le soulève de terre, et dix ou douze hommes viennent placer leurs épaules sous chacun des madriers; d'autres s'attellent avec des cordes à l'avant de cette lourde masse, et ceux qui restent disponibles supportent l'arbre lui-même; on monte lentement et péniblement, chacun des travailleurs encourageant ses voisins et lui-même par des cris gutturaux qui n'ont rien d'humain.

Pour ce genre de travail, les hommes portent une chemise en coton ne dépassant pas le genou, et serrée par une ceinture de cuir; leurs pieds sont couverts de la peau fraîche d'un animal, et leur tête est presque toujours nue.

Grâce à ces travaux, poursuivis sans relâche et bien dirigés, les deux rives furent promptement reliées par un petit pont, qui mit un terme aux obstacles que chaque crue des eaux apporte à ces réunions. Le pont achevé, les Kabyles fournirent encore quelques travailleurs, et bientôt un chemin carrossable facilita l'accès du marché aux tribus de la rive gauche — Un mois suffit à l'achèvement de ce pont.

Au retour du marché, l'on rencontre des Kabyles portant à la main des morceaux de viande enfilés à une tige d'herbe, ou de *diss*, ou bien encore à une jeune pousse d'arbre. Ces petits lots de viande, préparés par les indigènes qui en font le commerce, se vendent à raison de 1 fr. à 1 fr. 50 c. Un seul suffit au repas d'une famille.

Les Kabyles mangent beaucoup plus de viande que les Arabes. aussi la quantité de bêtes livrées chez eux à la boucherie est-elle considérable. Sur le marché des Beni-Menguellat, j'ai vu égorger en quelques heures une quarantaine de bœufs ou de vaches, et le double de moutons et de chèvres. Le tout était coupé et arrangé en parts étalées sur du feuillage.

Rien ne reste comme déchet, sauf les intestins, dont la curée est bientôt faite par les chiens et les vautours, lesquels ne se trompent jamais sur la date des marchés. Dès le matin, on voit ces oiseaux voraces, perchés longtemps d'avance sur les arbres d'alentour, s'abattre sur le terrain, à peine évacué, et commencer le repas qu'ils savent bien leur appartenir; après eux, mais seulement à la nuit complètement close, arrivent les chacals et les hyènes.

L'office de boucher est généralement rempli par de grands et forts nègres; ils ont à leur service un enfant dont la fonction est de les fournir abondamment d'eau

pour laver les morceaux de viande à mesure qu'on les dépèce. Les calebasses, ou énormes gourdes, qui contiennent cette eau, égalent souvent en volume une caisse de tambour.

Les parts faites, l'industriel a bientôt plié bagage; il remet ses couteaux dans leurs gaines d'un cuir épais et grossièrement travaillé, puis il va chercher gîte pour la nuit non loin du marché du lendemain, afin de pouvoir se mettre à l'œuvre dès l'aube.

Je rencontrai un jour un de ces robustes nègres dont la démarche et la tenue tournaient presque à l'idylle; il marchait en cadencant son pas sur le son plaintif et monotone qu'il tirait d'un roseau percé et tenu en manière de flûte. Les trous, que ses doigts débouchaient successivement, variaient peu ce rythme primitif qu'accompagnait son petit porteur d'eau. La main agile de celui-ci faisait résonner en mesure une peau tendue et servant de fond à un petit vase en terre. Le jeune artiste paraissait tout entier à l'harmonie de son chef de file, et ne tenait aucun compte de l'énorme gourde, vidée, il est vrai, qui ballottait disgracieusement à son côté. Un montreur de singes s'était joint à eux; il lançait de temps en temps un cri aigu en manière d'accompagnement, et paraissait disposé à s'associer à la bonne ou à la mauvaise fortune de ses compagnons pour la nuit ainsi que pour le souper. Celui-ci était suffisamment indiqué par les deux têtes de mouton suspendues à la ceinture du chef de la bande. Ils avaient tous trois l'air insouciant et heureux. Je les suivis des yeux jusqu'à ce qu'un détour de la route me les fit perdre de vue; puis peu à peu, avec les dernières lueurs du jour, la flûte, le tambour et la voix s'éteignirent graduellement aussi; le seul vol lourd d'un oiseau de proie repu anima pendant quelques instants encore le crépuscule, en coupant d'une ombre blanchâtre les dernières teintes de l'horizon qui rayaient de rouge les cimes brunes et dentelées des montagnes.

Le marché de Beni-Menguellat, devenu complètement silencieux, était retombé pour huit jours entiers dans la solitude, car il ne consiste qu'en un lieu de réunion sur lequel ne s'élève aucune habitation.

Partis à onze heures du matin de Mahmoud, nous arrivâmes à sept heures du soir à Souhama, où nous devions camper, ce qui me fut assez agréable après une journée d'environ seize heures de marche sous un soleil de juillet et d'Afrique. Les habitants de Souhama sont industriels et commerçants; ils voyagent volontiers et font l'exportation; leurs habitations sont généralement bien construites.

Le lundi 18, nous quittâmes notre campement à sept heures. Le temps était beau, et le Sébaou, qui porte en cet endroit le nom de Boubehir, n'avait que très-peu d'eau à nous opposer. Aussi le traversâmes-nous en une enjambée pour remonter de l'autre côté, à Figha, où nous déjeunâmes. Un Kabyle vint poser respectueusement devant nous un panier très-hermétiquement fermé avec des feuilles : c'était de la neige que ce brave garçon était allé chercher au Djurjura; il avait marché toute

la nuit pour nous donner la jouissance de prendre notre café frappé de glace, par une température de quarante degrés.

De ce lieu, dont l'altitude ne dépasse pas cinq cents mètres, notre regard embrassait toute la riche vallée du Sébaou, et, en remontant au sud-ouest, rencontrait la ligne des cimes du Djurjura bien connue de chacun de nous.

A un quart d'heure de notre station, nous visitâmes une très-jolie fontaine, bâtie à la manière turque par un maçon de Souhama. Son entourage de rochers et d'arbres offrait aux regards un motif que n'eût pas dédaigné Salvator Rosa.

De là, nous nous engageâmes dans un terrain boisé, pour monter jusqu'à mille mètres sur un plateau ceint d'une forêt et terminé, à cinquante mètres plus haut, par le monticule de Moknéa. De son sommet, que domine le village, je jouis d'une vue très-étendue de toute

la Kabylie, par un coucher splendide de soleil. Le rocher sert à la construction des maisons qui s'y appuient; sa pierre se fend avec facilité, et assez régulièrement. Cette opération a été faite devant moi. Trois coups d'un lourd instrument pointu en fer, donnés régulièrement dans la même direction, déterminent une fente dans la masse rocheuse, qui s'ouvre comme les feuillets d'un livre. Cette manœuvre, répétée plusieurs fois, procure d'assez grandes dalles, que l'on peut employer immédiatement.

Les enfants de Moknéa sont presque tous blonds, surtout les filles dont la chevelure frisée n'est jamais coupée, tandis que les petits garçons ont la tête entièrement rasée. Les femmes sont assez laides et fort mal-propres, quoique le haïk, leur seul vêtement, soit plus joli que celui des femmes des autres villages.

J'ai eu toutes les peines du monde à dessiner une petite fille qui, après m'avoir curieusement regardé quand



Chemin traversant le Djurjura au col de Tirourda. — Dessin du commandant Duhoussset.

je ne m'occupais pas d'elle, m'a obstinément tourné le dos dès que j'ai cherché à faire son portrait. En dépit de mes instances, généreusement appuyées par l'offre de quelques piécettes, je ne pus décider la farouche petite montagnarde à poser, et je dus me contenter de la placer dans un groupe.

Nos tentes étant établies sur la lisière d'un bois, nous fûmes assourdis, tant que dura la nuit, par les cris des chacals et des hyènes, dont les lugubres clameurs témoignaient énergiquement de leur désir de prendre part aux reliefs de la diffa que le village avait servie, comme de droit, aux cavaliers de notre escorte.

Nous étions arrivés à trois heures et demie à Moknéa, que nous quittâmes le lendemain, 19, à sept heures du matin.

Une plaine couverte de buissons et de lentisques nous conduisit, en appuyant un peu au nord-est, à une clairière où se trouvent des ruines romaines. C'était, à n'en

pas douter, un poste fortifié, une redoute carrée de soixante pas de chaque côté, ayant eu probablement une tour ronde sur chacune de ses faces et à chacun de ses angles; ainsi du moins semblent l'indiquer les quelques pierres à coins arrondis qui gisent sur le sol aux places dont nous venons de parler.

A neuf heures, nous reprenions notre direction sur Chêbel, après avoir cheminé quelque temps sous une forêt de chênes-lièges. Nous étions depuis la veille chez les Beni-Ghoubri.

Ici les matériaux de construction sont des éclats de rochers, et de grands morceaux de liège servent à la toiture, que l'on charge de grosses pierres pour empêcher le vent d'avoir trop de prise sur ces tuiles énormes et si légères. Nous campâmes en pleine forêt, à quatre heures du soir. Le site où nous nous trouvions était grandiose comme la haute futaie de Fontainebleau; on y éprouve une fraîcheur très-sensible. Le village d'Icou-

ren se montrait à notre droite; j'y montai, et fus récompensé de ce surcroît de fatigue par l'imposant aspect de l'immense étendue qui se déroulait à mes pieds. J'apercevais, au nord, le Tamgout et la mer; à l'ouest, la vallée du Sébaou, qui se perdait dans les brouillards; au sud, le grand profil du Djurjura; enfin à l'est, des arbres et un inconnu montueux, vers lequel je projetais de me diriger le lendemain. Je croisai en chemin quelques femmes assez jolies, et des enfants toujours blonds.

La nuit, le thermomètre descendit à vingt degrés, c'est-à-dire à cinq ou six degrés plus bas qu'à l'ordinaire.

Depuis Moknéa, on nous avait parlé de la présence assez fréquente de panthères dans la contrée.

Dès mon arrivée, j'avais demandé à voir le tueur de panthères du village; car le métier de Nemrod, fort honorable chez les Beni-Ghoubri, y forme une fonction spéciale. N'ayant besoin que de peu de sommeil, j'ai l'habitude de sortir de très-grand matin, et de faire une petite promenade qui me montre sous un nouvel aspect ce que j'ai vu au coucher du soleil et me permet d'assister à tous les détails, souvent intéressants, du lever de notre petite expédition. Le chasseur était arrivé pendant la nuit: je l'interrogeai; il m'apprit qu'il avait déjà tué trente-six panthères, et que son père en avait pour sa part détruit



Panorama du Djurjura. — Dessin du commandant Dubouset.

soixante-quinze. Il ajouta qu'il espérait bien arriver au même chiffre.

C'est un jeune homme de vingt-huit ans, de taille moyenne, d'une constitution nerveuse et d'une figure intelligente, avec des traits fins. Je le dessinaï de face et de profil. Il habite un village où nous devions déjeuner le lendemain. Sa manière de chasser est bien simple: il place un appât auprès d'un arbre sur lequel il monte; puis, lorsque la bête se présente, il l'ajuste et a le talent de ne la pas manquer, bien que son arme, simple fusil kabyle, à silex, ne puisse inspirer beaucoup de confiance.

Mon cheval, très-surexcité au moment du départ, peut-être par suite des clameurs nocturnes dont il n'avait pu se rendre compte, profita du voisinage d'un autre cheval, que l'on tenait en main, pour se livrer avec lui à un combat furieux, et finit par s'échapper, emportant, en dedans de la cuisse, une large entaille qui saignait goutte à goutte, et il ne pouvait plus s'appuyer que sur trois pieds; ce fut ainsi qu'il arriva à Tighil-Bouk-bair, où je dus le laisser.

Ce village gît, à près de six cents mètres d'élévation, absolument comme une aire d'oiseau de proie dans un creux de rocher. La perspective rappelle celle dont on jouit à Icouren; seulement on aperçoit un peu plus la mer, et l'on découvre la vallée de l'oued Hammam. J'y fus accueilli par un joueur de flûte et

deux tambourins. Comme le son criard de ces instruments m'est fort peu sympathique, surtout quand l'aspect du pays satisfait et occupe entièrement mes regards, je priai les musiciens d'aller m'attendre auprès de notre cuisine. Ils ne se firent pas répéter cet ordre qui flattait leurs penchants. Mis à l'épreuve le soir, leurs instruments me parurent tout à fait semblables, tant pour la forme que pour le son, à ceux de la Géorgie ; les airs qu'ils nous firent entendre me rappelèrent un concert absolument du même genre auquel j'avais assisté à Tiflis. Pour que la ressemblance fût complète, il n'eût été besoin que de déshabiller jusqu'à la chemise les gens du Caucase.

Avant de nous remettre en route nous changeâmes de montures. Le tueur de panthères, qui était devenu mon ami depuis le matin, voulut absolument me céder sa mule, ce que j'acceptai. Je fis un petit pansement à mon cheval, que je fis reconduire à petites journées à Tizi-Ouzou, et nous partîmes par une route assez insignifiante et même assez triste, jusqu'à la limite du cercle de Tizi-Ouzou. Le soir nous étions à Tarourt, ou Tabarourt, où nous attendait une abondante diffâ.

Notre campement fut établi sur une pente douce, dans une sorte de grand entonnoir ; un vent d'ouest furieux vint y tourbillonner à minuit, arrachant les piquets et renversant les tentes, sans respect pour le paisible sommeil des voyageurs fatigués. Heureusement nous en fûmes quittes pour une seule rafale ; tout fut bientôt réparé, et notre petite troupe était prête à partir à cinq heures. Nous avons un interprète qui cumulait, avec ses fonctions de linguiste, celle de pourvoyeur de notre bouche, autrement dit : de chef de popote. Le mot est consacré. Il avait sous ses ordres immédiats mon cuisinier et un domestique ; l'administration des cantines contenant nos provisions ; enfin trois spahis nous servent d'escorte.

Il n'est guère de lecteurs qui ne connaissent le sens du mot diffâ : c'est la redevance des indigènes envers tout chef voyageant, dans la limite de son cercle, pour le service de l'État. Chaque village participe à cette fourniture de vivres, dont la dépense est réglée en commun par les plus hauts fonctionnaires de l'endroit. La diffâ se compose généralement de couscoussou, de viande de mouton, de poulets cuits à l'eau, de lait aigre et de miel. On apporte le couscoussou sur des plats en terre ou en bois, ressemblant à des coupes à champagne qui auraient cinquante centimètres de diamètre. Cet aliment, dont chaque grain de la grosseur d'une forte tête d'épingle est composé d'un peu de froment humecté avec de l'eau, offre l'aspect d'une grosse semoule. Il est d'autant plus blanc qu'il a fallu plus de soins pour le confectionner, et comme choix de céréale et comme finesse de manipulation. Toutes ces victuailles s'étaient alignées devant nous, qui n'y touchions guère, à la grande satisfaction de nos gens. Ceux-ci en prenaient la meilleure part, qu'ils partageaient pourtant avec les notables ; les autres plats

étaient répartis selon l'importance des individus, et passaient de groupe en groupe jusqu'à ce que le dernier os fût complètement nettoyé.

Le couscoussou s'assaisonne avec du lait caillé, ou avec du mœurga : c'est de la graisse mêlée à beaucoup de poivre et de piment. Chacun creuse son trou devant soi dans le plat, pour y faire son mélange à sa guise avec une petite cuiller de bois, et déchire sa viande tout simplement avec les doigts. L'eau est la seule boisson en usage dans ces repas, que nous trouvions toujours prêts à chaque étape. Le village fournissait en outre, à l'heure du déjeuner et du dîner, de l'orge et de la paille à nos bêtes.

Au delà de Tarourt nous n'avions plus droit aux égards dont nous avions été l'objet jusqu'alors, car nous allions entrer dans la province de Constantine ; par conséquent plus de diffâ pour les hommes ni pour les chevaux. Force nous était donc de réduire notre train de voyage, et de faire à l'avance quelques provisions pour notre nourriture et notre coucher. Nous nous séparâmes du gros des bagages qui devaient nous précéder le lendemain de quelques lieues plus au nord, à un endroit où nous ne pouvions manquer de repasser trois jours après, en revenant de notre pointe sur Bougie.

Non loin de Tarourt on trouve des eaux thermales. Le pays, légèrement boisé comme un parc, selon l'expression anglaise, offre une assez belle végétation, que tache malheureusement en trop d'endroits la croûte charbonnée qu'y laisse l'incendie que l'indigène ne se fait pas scrupule d'allumer pour défricher le moindre coin de terrain. Ainsi pour planter un hectare de figuiers, il en dévaste dix de chênes-lièges. Et ce mal gagne loin de diminuer, la surveillance étant difficile à exercer aux extrémités des cercles, où le manque de routes garantit l'impunité des coupables.

La course du lendemain fut très-longue. Nous marchions perpendiculairement à la direction de tous les petits ravins dont les eaux vont se jeter dans la mer. Il fallait perpétuellement descendre et monter, en nous dirigeant sur une grande montagne bleue qui bornait notre horizon, et au pied de laquelle nous devions camper le soir. Après six heures de marche à dos de mulet, nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, dans les environs du petit village appelé Cheurfa. A six heures du soir nous arrivâmes à Toudja, au pied du mont Arbalou, dans la plus délicieuse oasis que l'on puisse imaginer. La terre, parcourue en tous sens par des sources fraîches et limpides jaillissant en abondance des rochers qui forment la base de la montagne, y est d'une admirable fertilité. Il y a là plus d'une lieue carrée de verdure touffue, formée en grande partie d'orangers et de citronniers, auxquels se mêlent, avec quelques palmiers, d'énormes caroubiers. Les maisons y sont bien bâties et ont même un certain air de coquetterie ; des vignes, aux énormes grappes, relient les arbres entre eux, et étendent jusqu'aux branches les plus élevées leurs festons de pampres et de fruits. Il n'est pas rare de voir les rameaux d'un seul cep, gros comme le corps

d'un homme, s'étendre assez loin pour enlacer quatre ou cinq frênes. Leurs grappes sont généralement d'un rouge fauve, leurs grains très-gros et très-sucrés. Les Kabyles, qui en tiraient autrefois très-peu de profit, en ont, je crois, vendu l'année dernière pour vingt mille francs au fort Napoléon et dans les environs. Depuis deux ans on en fait du vin, avec un résultat assez satisfaisant. On a obtenu 300 bordelaises de 220 litres; c'est une industrie nouvelle dans le pays. Quelques colons s'efforcent de la perfectionner, mais jusqu'à présent la liqueur n'a pas entièrement répondu aux promesses du raisin, qui est surtout délicieux à manger.

Nous nous établîmes dans un champ nouvellement moissonné, à six lieues environ de Bougie, sans que personne pût nous dire le temps que nous devrions mettre pour y arriver.

Je constatai ici que plusieurs indigènes avaient des goîtres. Je croyais cette maladie un des tristes résultats de l'habitation des contrées froides et humides, telles que les parties élevées des Alpes et du Valais, où l'eau potable n'est autre que la neige fondue. Mais la Kabylie est dans de tout autres conditions; peut-être ses rochers contiennent-ils des sels de magnésie, comme on en trouve partout où il y a des goîtres.

Cette observation faite, je reviens au charmant paysage qui limitait ma vue au sud-est par la vallée du Sahel et les collines qui la bordent. Tout était resplendissant de lumière et de vie, la moisson occupait tout le monde; peu à peu cependant les ombres descendent, les femmes vinrent puiser l'eau dans des amphores dont l'orifice est fermé par une touffe de feuillage, et qu'elles portent sur leur tête en tenant les anses dans leurs mains. Les troupeaux de chèvres rentrèrent alors dans les habitations; l'appel à la prière fit retentir sa voix sonore, puis tous les bruits s'éteignirent avec le soleil : il était nuit.

Le jour suivant, nous étions à cheval dès six heures du matin, et nous quittions notre campement suivis de deux spahis seulement. Après vingt minutes de marche nous rencontrions les restes d'un aqueduc romain, unissant deux petits monticules. Vingt de ses piliers sont encore debout; le plus élevé paraît avoir à peu près dix mètres de hauteur. Ses voûtes et son canal n'existent plus, mais quelques assises marquent sa trace encore assez loin. La route est une petite chaussée qui descend rapidement à mi-côte. Nous touchions évidemment aux derniers contre-forts d'une chaîne qui semble être le prolongement du Djurjura depuis le col d'Akladou jusqu'au cap Carbon, et qui limite au nord le bassin de l'oued Sahel.

Nous ne tardâmes pas à descendre dans la belle plaine ouverte sur le golfe de Bougie. A neuf heures, nous rencontrions une route carrossable assez bien entretenue, mais qui, malheureusement pour le pays, n'est pas assez longue, et dont les embranchements, laissés à l'état de sentiers à mulet, sont trop escarpés pour permettre des communications régulières, surtout dans la mauvaise

saison, qui est cependant moins marquée en ces lieux que dans la haute Kabylie.

Un petit massif d'arbres nous servit de réduit pour réparer le désordre de notre toilette. En un clin d'œil nous changeâmes de bottes, de pantalon, et nous eûmes l'air de citadins rentrant chez eux après une promenade. Nous gagnâmes ainsi un hôtel de Bougie, où notre premier soin fut de nous occuper du déjeuner, auquel notre grande course du matin nous avait vaillamment disposés. Ce repas, que nous trouvâmes très-bon, nous eût paru meilleur encore si la température de la salle à manger eût été moins élevée. Toutefois la chaleur, excessive partout, ne nous empêcha pas de visiter la ville, qui est charmante et de beaucoup supérieure à Dellys. Comme cette dernière, Bougie est bâtie en amphithéâtre, mais sur une plus grande échelle. Si l'on voulait créer en Afrique un beau port militaire, je crois qu'il a sa place marquée ici. La baie de Bougie est très-grande, trop profonde, sur ses rives sèches, mais possède des recoins très-sûrs. A l'espace que couvrent les nombreux vestiges romains, on voit que cette ville est le débris d'une grande cité. Des mains des Vandales elle passa dans celles des Sarrasins, qui en furent dépossédés par les Espagnols. Ceux-ci l'occupèrent pendant quarante-cinq ans, après quoi, une capitulation la livra au dey d'Alger, et elle resta au pouvoir des Turcs, jusqu'à sa prise par le général Trézel, en 1833.

Dès cette époque, et pour mettre Bougie à l'abri des attaques journalières des Kabyles, des Mazaïa et des Bou-Messaoud, on résolut d'occuper militairement les hauteurs qui se détachent du Gouraïa et dominent la vallée de l'oued Soummam.

Dans ce but, on construisit des redoutes ou blockhaus se protégeant réciproquement de leurs feux croisés. Les Kabyles, qui savent par expérience tout le profit qu'on peut tirer au point de vue militaire d'une hauteur dominante, s'opposèrent par tous les moyens possibles à l'achèvement de ces travaux. Les attaques à main armée ne pouvant leur offrir des chances suffisantes de succès, ils employèrent la ruse.

Pendant la nuit, ils se glissaient en rampant, sans bruit perceptible pour une oreille européenne, jusqu'au milieu des broussailles qui environnaient les travaux; puis, au point du jour, nos travailleurs étaient assaillis par une grêle de balles, envoyées par des tirailleurs invisibles qui, en raison de leur parfaite connaissance du terrain, échappaient facilement à toutes les recherches.

On eut l'idée d'employer pour les dépister des chiens européens : ces animaux, en effet, sont toujours disposés, nous avons pu maintes fois nous en convaincre, à déchirer à belles dents le burnous d'un indigène; sur ce point ils sont payés de retour par les chiens arabes et kabyles. Cette chasse à l'homme donna de si bons résultats que nos chiens furent répartis par compagnie et que la nourriture, m'a-t-on affirmé, leur fut assurée par les soins de l'administration militaire,

dont le contrôle s'exerçait régulièrement, sur ces étranges auxiliaires, par des appels hebdomadaires.

Bougie n'a du côté de la terre qu'un débouché : la route de Sétif, c'est trop peu : Bougie n'acquerra l'importance à laquelle elle a droit par sa position exceptionnelle, qu'au moyen de voies et de communications faciles et nombreuses. C'est alors seulement qu'elle deviendra, bien plus qu'aujourd'hui, le débouché principal des céréales, des huiles et des fruits de la Kabylie. Jusqu'à présent, son plus considérable revenu a été la cire ; encore la domination musulmane a-t-elle paralysé ce commerce pendant très-longtemps.

A quelques kilomètres du cap Carbon, s'élève, du sein de la Méditerranée et non loin de la côte, un rocher d'environ cinq cents mètres de longueur. Son sommet, aride et nu, forme un plateau légèrement in-

cliné vers l'ouest ; ses flancs seuls sont mouchetés d'une maigre végétation. C'est l'îlot de Djeribia, auquel les Arabes, qui remplacent toujours l'histoire par la légende, ont rattaché la tradition de la grandeur et de la décadence de Bougie. Nous en empruntons la substance à une intéressante monographie de cette ville due à M. Féraud, interprète de l'armée française.

« Moula-en-Naceur, le fondateur de Bougie, emmena un jour dans une promenade au milieu du golfe Sidi-Mohammed-el-Touati, un saint personnage qui vivait dans l'ascétisme le plus absolu. « Admire, lui dit-il, les progrès de mon entreprise et la splendeur dont brille aujourd'hui Bougie... » Sidi-Touati blâma son ambition et sa passion aveugle pour le luxe et la manie des créations. « Tu oublies, disait-il, l'instabilité des choses humaines ; apprends donc que les monuments que tu



Col de Tirourda. — Dessin du commandant Dubousset.

« t'obstines à élever à grands frais tomberont en ruine, « seront réduits en poussière ; et la renommée que tu « espères fonder sur leur durée, s'écroulera comme « eux, avant le temps. » Moula-en-Naceur paraissant sourd à toute exhortation, le marabout ôte son burnous, le déploie devant le sultan, lui cachant ainsi la vue de Bougie. A travers ce rideau improvisé et devenu transparent, En-Naceur aperçut la Bougie des temps modernes, ruinée et presque inhabitée. En-Naceur, vivement impressionné et comme frappé d'aliénation mentale, renonça aux honneurs, abdiqua en faveur de son fils Moula-el-Aziz, et, à quelque temps de là, disparut une nuit. On fit pendant quatre ans les recherches les plus minutieuses pour découvrir sa retraite. Enfin une barque de pêcheurs aborda un jour, par hasard, l'îlot de

Djeribia (l'île Pisan) au nord de Gouraïa. Les marins bougiotes trouvèrent sur ce rocher un anachorète presque nu et réduit à un état prodigieux de maigreur : c'était Moula-en-Naceur. Comment avait-il vécu pendant quatre ans sur ce roc aride et solitaire ? C'est ce que la légende explique en ajoutant que chaque fois qu'En-Naceur plongeait la main dans la mer, un poisson venait s'attacher à chacun de ses doigts. Moula-el-Aziz et tous les grands de son empire se rendirent à l'îlot de Djeribia pour ramener le sultan fugitif. En-Naceur, inébranlable dans sa résolution, persista dans son isolement et mourut sur son rocher. »

DUBOUSSET.

(La fin à la prochaine livraison.)



Tombe romaine, à Taksohl (voy. p. 300). — Dessin du commandant Duhousset.

EXCURSION DANS LA GRANDE KABYLIE,
NOTES ET CROQUIS RECUEILLIS ENTRE LA MEDITERRANEE ET LE DJURJURA,
PAR LE COMMANDANT DUHOUSSET¹.

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

De Bougie à Dellys. — Les mœurs et coutumes des Kabyles.

A quatre heures du soir, après avoir parcouru Bougie, visité ses places, ses rues nouvelles, ses édifices musulmans, son église catholique, ses citernes monumentales et son cirque romain; après avoir salué, dans l'arène de ce cirque, le tombeau du commandant Salomon de Musis², et, dans le fort Moussa, le cercueil du général de Barral³, nous songeâmes à regagner notre bivac, situé, comme nous l'avons dit, à quelques lieues en arrière. Nous suivîmes pour l'atteindre un sentier qui passe sur les crêtes mêmes des hauteurs et domine tout à la fois la vallée du Sahel, la ville et la mer.

Arrivés à sept heures, très-heureux de cette course, nous fîmes honneur au dîner champêtre qui nous attendait, ayant pour intermèdes les cris aigus des singes, dont les silhouettes gambadaient sur les rochers. Leur curiosité était éveillée par le mouvement, insolite à pareille heure, dans l'endroit où nous avions établi nos tentes. On vint offrir à nos gens quatre de ces ani-

maux, gros comme de petits chats; n'ayant nulle envie de les manger, encore bien moins de les emporter, nous les renvoyâmes d'où ils venaient.

Ces singes-là ressemblent à de petits hommes; ils n'ont pas de queue; cet appendice est chez eux remplacé par une verrue grosse comme un pois. J'ai vu des femelles effrayées, ayant de chaque côté des joues de longs favoris blancs, prendre leurs petits sur leur poitrine, et gravir, avec une inconcevable rapidité, des pointes de rochers très-escarpées. A l'époque de la récolte, ces animaux s'assemblent quelquefois par centaines, et ravagent un champ dans une nuit. Ils ont, dit-on, des magasins dans des creux de rochers, et y font des réserves de provisions assez grandes pour que les indigènes les recherchent et aient lieu de se plaindre d'un dommage très-réel.

Nous nous laissions aller au bien-être d'une jolie soirée après une journée fatigante, lorsque l'on nous prévint qu'un touriste, parcourant le pourtour du golfe de Bougie et se rendant à Toudja où nous devions rentrer le soir, désirait nous être présenté.

La rencontre d'un touriste, c'est-à-dire d'un artiste, d'un érudit, ou tout au moins d'un homme curieux des êtres et des choses, est une bonne fortune sur une route peu fréquentée, et à plus forte raison en Kabylie. Nous accueillîmes donc celui-ci avec plaisir. Ayant entendu parler à Bougie du beau site de Toudja et de quelques

1. Suite et fin. — Voy. page 209.

2. Cet officier, commandant supérieur de Bougie, fut assassiné par les Kabyles en 1836.

3. Le général de Barral, blessé mortellement en 1850 chez les Beni Immel, et mort deux jours après à Bougie, fut inhumé dans le fort, qui changea contre son nom celui de Moussa qu'il avait porté jusqu'alors. Le cercueil du général repose sous la voûte même de la porte du fort, dans une niche pratiquée dans l'épaisseur de la muraille.

vestiges romains dans les environs, il s'était détourné pour descendre, de la montagne d'Arbalou au bas de laquelle nous étions, dans la direction du Sud où il devait trouver les ruines de Tubusuptus, en remontant le Sahel.

Notre hôte avait déjà beaucoup voyagé en Afrique et paraissait très-avide de renseignements sur les mœurs des Kabyles, principalement sur l'organisation républicaine de ces peuplades, dont il admirait la vie tranquille et les habitudes patriarcales.

Je lui objectai que si on ne pouvait refuser aux Kabyles un caractère indépendant, un esprit observateur et le goût du travail, on devait aussi reconnaître leurs penchants à la rancune, aux querelles, à l'avarice sordide. Je lui parlai des rixes sans nombre, où ces montagnards se mordent et se déchirent le visage, en se servant des dents et des ongles à la manière des fauves de leurs forêts. Je citai ces villages, toujours divisés en deux partis, et possédant un terrain communal, consacré de génération en génération à des rendez-vous de haine et de sang, où le yatagan et le fusil sont appelés à trancher d'interminables griefs.

J'avais dû, pendant l'hiver précédent, aller en toute hâte au village de Koukou avec le capitaine du bureau arabe pour arrêter les rixes sanglantes qui, à propos de la nomination d'un chef, s'engageaient depuis deux jours sur le terrain neutre servant d'habitation aux Marabouts.

Après constatation d'un grand nombre de blessés et de deux cadavres, nous fûmes obligés de désarmer une partie des habitants et de faire voter séance tenante les deux Soffis pour terminer la querelle.

Tous les Kabyles sont d'une saleté révoltante : il n'y a pas d'établissement de bains dans toute la Kabylie du Djurdjura. Les enfants ne reçoivent aucun soin ; aussi résulte-t-il de cette incurie beaucoup d'ophtalmies, parfois la cécité complète ; puis des maladies cutanées ou de pires infections héréditaires, que ces montagnards se transmettent de génération en génération, sans cesser, pour cela, d'être, — les femmes, de bonnes mères qui allaitent leurs enfants jusqu'à trois ou quatre ans, — les hommes, de laborieux ouvriers et de bons agriculteurs.

L'étonnement de notre visiteur s'augmenta, quand je le fis pénétrer avec moi dans la vie publique du Kabyle ; quand je soulevai la question des Soffis, des administrations communales et de la répartition des impôts ; sources de difficultés toujours renaissantes, où toutes les haines se font jour, où toutes les vengeances préparées de longue main par chaque parti surgissent et se heurtent.

Les tribunaux algériens ne retentissent que trop souvent des bruits de ces haines et des scandales où entraîne l'esprit de vendetta musulmane.

En voici un exemple dont je puis garantir l'authenticité :

Abd-es-Selam, de la tribu des Akbil, nous rendait de grands services en nous renseignant sur son pays et

ses voisins ; maintes fois nous avions apprécié l'intelligence de cet espion, de manière à lui accorder assez de confiance. Un jour, cet homme nous informa qu'un Kabyle de son village, l'ancien Amin, rentrait d'un long voyage en introduisant nuitamment dans la tribu deux mulets chargés de poudre provenant de Tunis. Cette déclaration arrivant au moment où nous exerçons une surveillance plus active dans cette contrée, à la suite de quelques signes de mécontentement parmi ses habitants, devenait d'une grande importance pour nous. Abd-es-Selam se vantait de mener à bonne fin des recherches dans la demeure de l'ancien Amin, et, pour inspirer plus de confiance, il s'était fait accompagner, cette fois, par un Kabyle des Menguellet, M'krazni du bureau arabe. Nous n'avions pas lieu de nous défier du renseignement ; cependant, il eût été préjudiciable à notre cause d'agir légèrement et d'irriter, par une injustice, le pays que nous tenions en suspicion. Un brigadier et quelques spahis furent désignés pour une perquisition dans la maison suspectée : ils revinrent porteurs d'un sac de poudre d'environ deux kilogrammes. Cette preuve du délit avait été trouvée par Abd-es-Selam, qui l'avait ramassée en présence des spahis, au milieu de quelques ustensiles de cuisine étalés sur le sol de la maison.

Le propriétaire avait fortement injurié Abd-es-Selam, et pris tous les saints du Paradis de Mahomet en témoignage de son innocence ; malgré ses dénégations, on le mit en prison.

Cependant, en réfléchissant au peu de soin qu'on avait pris pour cacher une chose prohibée, on dut prendre des informations qui nous firent craindre d'avoir été dupés par notre espion dont le petit exploit n'avait eu que des indigènes pour témoins, et nous soupçonnâmes bientôt une vengeance personnelle qu'il fallait déjouer en amenant notre Kabyle à se trahir lui-même et à donner dans le piège tendu à notre bonne foi.

Cette décision prise, on manda notre homme, qui, après ce beau coup, attendait la récompense de ses services et ne se doutait pas de notre façon de l'apprécier. Complimenté d'abord sur son zèle afin de ne pas lui donner l'éveil, il reçut gravement les éloges, en nous assurant de son dévouement à toute épreuve ; on lui dit alors que le grand service rendu avait besoin, dans son propre intérêt, d'être constaté par un officier, et qu'il ne lui serait pas difficile de trouver encore de la poudre, puisqu'il avait déclaré qu'une charge de deux mulets avait été apportée dans la maison. Il fut donc convenu qu'un officier partirait le soir même pour le village, accompagné de Abd-es-Selam et du M'krazni des Menguellet. Nous facilitâmes à ces derniers tous les moyens de s'entendre, persuadés que notre confiance apparente assurerait le succès de notre contre-mine.

Un maréchal-des-logis des spahis et quelques cavaliers accompagnèrent cette petite expédition. Pendant toute la route, Abd-es-Selam causait avec les uns et les autres, sans quitter son associé des Menguellet.

A la nuit close, on arrivait au village ; les chevaux furent laissés à l'entrée, et, guidés par Abd-es-Selam,

nous en parcourûmes les rues tortueuses jusqu'à la demeure signalée. L'éveil fut promptement donné malgré nos précautions et toute la célérité avec laquelle nous nous introduisîmes dans l'aouch, ou cour intérieure, dont toutes les issues furent immédiatement closes et gardées. Avant de commencer la perquisition, et pour être sûr que la poudre qu'on devait trouver n'avait été apportée par aucune personne présente, l'officier ordonna à ses cavaliers de fouiller les assistants : à cet ordre donné en arabe, il vit une inquiétude manifeste apparaître sur les traits d'Abd-es-Selam. Il n'y avait pas à hésiter : sur un signe, le Kabyle et son acolyte furent entourés et contraints par les spahis de quitter leurs vêtements. Se voyant découvert, l'espion voulut se servir de son pistolet ; mais, bientôt désarmé et fouillé, on découvrit entre ses jambes un sac de poudre suspendu par un cordon qu'il aurait détaché en temps opportun, pour le déposer à terre comme le sac trouvé la veille. Cette manœuvre était d'autant plus facile à accomplir que les maisons kabyles sont très-mal éclairées par des lampes fumeuses.

L'homme des Menguellet, plus prudent, n'avait sur lui aucune pièce compromettante. Il n'en fut pas moins, pour avoir prêté son concours à la coupable supercherie de son camarade, attaché de compagnie avec celui-ci, et tous deux furent un peu rudement ramenés à travers le beau et sauvage pays des Akbils, qui perd néanmoins de son charme pittoresque quand on est obligé de le parcourir la nuit.

Le lendemain matin, Abd-es-Selam arrivait tout confus au fort Napoléon, où il fut condamné à l'amende et à la prison par la commission disciplinaire.

La mauvaise action que je viens de raconter n'est malheureusement pas rare. La calomnie, la délation sont les armes favorites des Kabyles, chaque fois qu'un intérêt de parti ou de haine personnelle est en jeu. Un enfant meurt-il pendant ces moments de perturbation ? ils le déclarent empoisonné afin de nuire au concurrent du Soff opposé et apportent le cadavre pour le soumettre à l'autopsie ; ce qui est regardé comme un événement très-malheureux pour la famille. Deux cas de ce genre me furent soumis en peu de temps ; mais il est souvent très-difficile de reconnaître la vérité au milieu des témoignages, vrais ou faux, qui se balancent généralement.

Il n'est pas une coutume, un détail de mœurs locales qui ne puisse devenir une source de querelles et de vendettes. Le divorce est une des plaies de la société kabyle. Voici un exemple, entre mille, de l'abus de cette institution dans ce pays.

J'ai déjà dit que les Kabyles achetaient leurs femmes pour en prendre d'autres, et pouvaient « les divorcer » suivant l'expression locale.

Un jeune homme désire acquérir une fille en mariage. Le père de celle-ci convient du prix et l'accorde ; tout le village, bientôt informé de ce marché, ne doute pas de sa conclusion ; sur ces entrefaites, et avant livraison, le mari de la sœur du fiancé, envieux de celui-ci, renvoie sa femme « sans la divorcer » et offre de la fille

promise à son beau-frère une somme plus considérable ; le père, malgré l'accord convenu, a la mauvaise foi de traiter avec lui. La tribu du rival évincé prend fait et cause et les deux villages se battent probablement ; car le fiancé se plaindra amèrement à l'autorité d'abord de ne pouvoir emmener sa promise, ensuite de ne savoir que faire de sa sœur, qui, n'étant pas divorcée, ne peut se remarier et tombe à sa charge.

Pour achever de convaincre mon interlocuteur, je lui citai le récit frappant de vérité que je trouve dans un rapport de messieurs L... et M..., médecins principaux chargés d'observer une épidémie de typhus qui sévissait dans les tribus kabyles en mars 1863.

« En parcourant la Kabylie, on se sent saisi d'extase. On admire ses montagnes imposantes, les douces et gracieuses ondulations de son sol, ses vallées et ses ravins où serpentent d'innombrables cours d'eau, qui, dans leur marche désordonnée, se livrent à toutes sortes de caprices.

Le peuple qui habite cette contrée est pasteur, agriculteur et industriel. Il n'est point nomade comme l'Arabe proprement dit, mais toujours fixé au même sol. Il ne s'abrite pas comme l'Arabe sous la tente qui se déplace au gré et selon les besoins de la famille. Sa demeure est une maison construite en pierre et son douar un village.

« Rien n'est gai et riant comme l'aspect, à une certaine distance, de ces nombreux villages, assis en amphithéâtre sur la cime ou sur les versants les plus élevés des montagnes. L'air et l'eau y doivent être d'une pureté inaltérable. Mais, en pénétrant au milieu de ces centres de population et dans l'intérieur des habitations, on se sent tomber dans le désenchantement le plus pénible. On se demande comment des créatures humaines peuvent séjourner dans un milieu où s'étalent, sous toutes les formes, l'incurie et la malpropreté les plus hideuses, et si l'Arabe, sous sa tente balayée par le vent, ne se trouve pas dans des conditions de bien-être matériel mille fois préférables.

« Les villages de Sedourk, d'Immoula et quelques autres que nous avons visités dans tous leurs détails, nous serviront de types. Ils sont formés par une agglomération compacte de maisons toutes contiguës et situées sur deux rangs que séparent des ruelles non pavées, où ne peut passer de front qu'une seule personne. Une cour peu spacieuse précède l'entrée d'une ou plusieurs maisons. Ces dernières ne consistent qu'en un rez-de-chaussée à peine élevé au-dessus du sol et se composant d'une seule pièce ; elles n'ont d'ouverture que la porte et point de fenêtres. En l'absence de cheminée, une excavation pratiquée dans le sol en tient lieu et sert en même temps pour la préparation des aliments. Les ruelles et les cours servent de dépôt aux immondices et aux excréments de toute nature.

« A Sedourk et à Immoula, d'après le chiffre des habitants, chaque maison doit contenir, en moyenne, neuf ou dix personnes, toutes logées dans la même chambre, qu'elles partagent avec les animaux domestiques. Le sol,

nu, humide, souillé d'ordures et rarement adouci par une natte, sert de couche à la famille; les vêtements sont des haillons crasseux, la nourriture est grossière et insuffisante.

« Dans cette esquisse du dénûment de toutes les choses les plus nécessaires à la vie et de l'inobservance la plus aveugle des règles les plus simples de l'hygiène, on surprend toutes les causes qui peuvent engendrer les maladies contagieuses et en particulier le typhus. »

A ces esquisses de mœurs il n'est pas inutile peut-être d'ajouter quelques détails de statistique, empruntés à un document officiel publié en 1860.

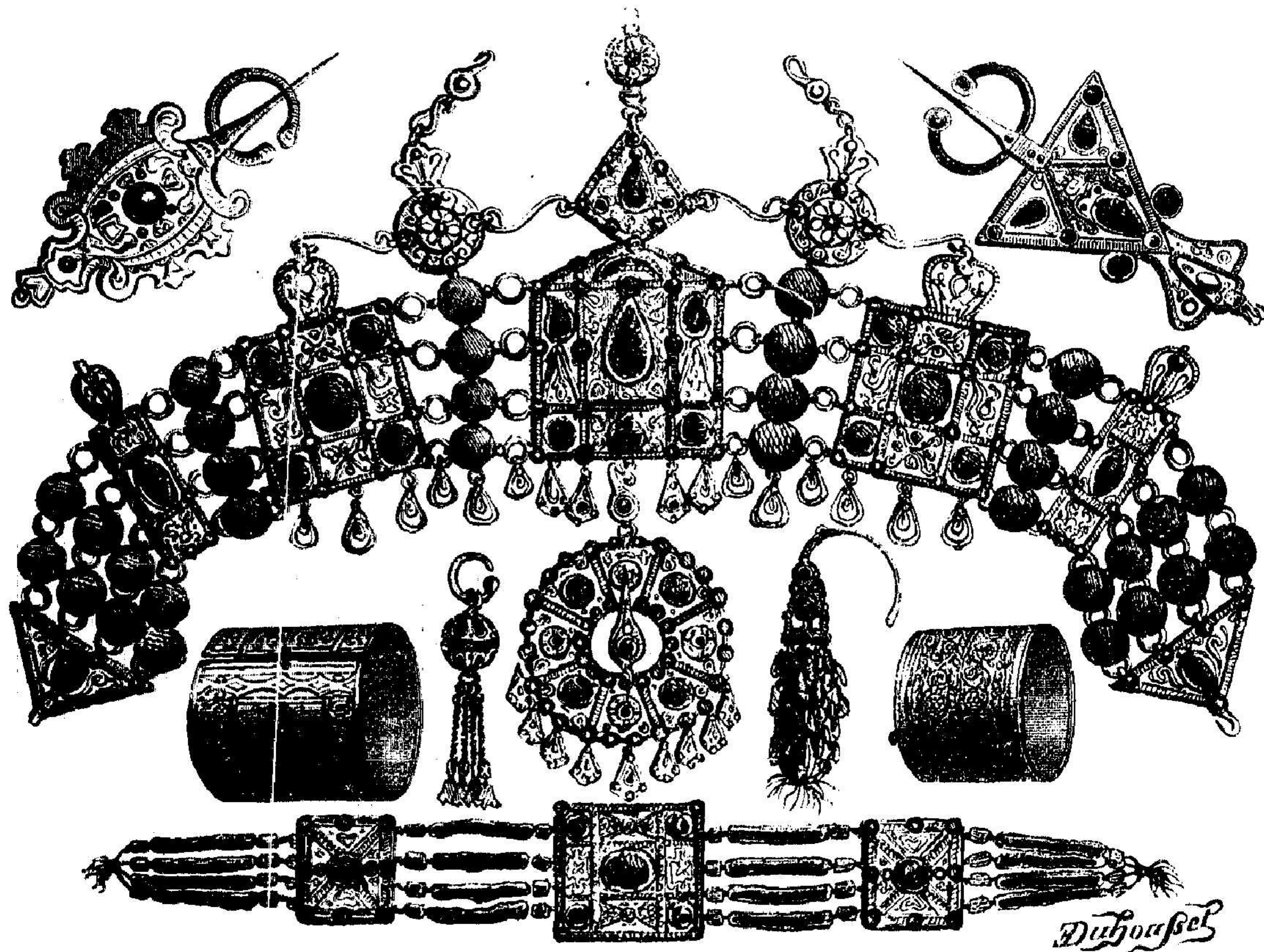
Il y a en France neuf départements moins peuplés

que la Kabylie : ce sont les Basses-Alpes, les Hautes-Alpes, l'Ariège, le Cantal, la Corse, la Lozère, les Basses et Hautes-Pyrénées et le Tarn-et-Garonne.

Trois départements sont moins étendus : le Rhône, la Seine et Vaucluse.

La population spécifique de la France est en moyenne de 67 habitants et 963 millièmes par kilomètre carré, celle de la Kabylie est de 67 723; il en résulte que vingt-huit départements français ont une moyenne plus forte, un seul une population égale et cinquante-sept une moyenne plus faible.

Il se faisait tard; je laissai mon voyageur méditant sur les renseignements que je venais de lui donner et



Bijoux KABYLES. — Dessin du commandant Duhoussé.

Ibsimén, épingles-à-crochet. — *Thacath*, colliers en corail, argent, boutons et verroteries. — *Dah*, bracelet en argent. — *Khalikhal*, bracelet pour la jambe. — *Kouneis*, boucles d'oreilles, en général. — *Zérouar*, énormes boucles, portées à la partie supérieure de l'oreille. — *Thacabt*, diadème argent et corail. — *Thiouniscin*, légères boucles.

peut-être mieux édifié sur l'état civil et moral des Kabyles qu'il ne l'avait été jusqu'alors.

IV

De Bougie à Dellys (suite). — Ruines et végétation. — Le figuier et sa culture. — Poterie ancienne et moderne. — Sanghiers et panthères.

Nous avions à faire une fort longue course pour le lendemain; aussi partîmes-nous de Toudja de grand matin. Après avoir gravi des collines, traversé des taillis, puis

une forêt de chênes-lièges, nous fîmes la halte du déjeuner à Djebba, et le soir, à sept heures, nous arrivions dans les environs de Aïn Cheffa, en un lieu appelé Ighil Mekhléd, où nous trouvâmes une copieuse diffa pour les hommes et les chevaux du gros de notre troupe, qui n'avait pas fait partie de la dernière excursion et nous attendait depuis la veille.

Il nous arrivait quelquefois, pendant la route, d'être accompagnés par une dizaine de chacals, qui suivaient nos mulets à une soixantaine de pas en arrière, comme feraient des flaqueurs; puis la nuit nous les enten-

lions pleurer le mauvais succès de leurs tentatives et le vide de leur estomac.

Le 24, nous partions pour nous rendre au cap Corbelin, puis à Zeffoun, anciennement position très-forte, occupée par les Romains; c'est le Rusazus des anciens.

Nous descendîmes toute la matinée par des chemins très-escarpés, pour arriver à la vallée de l'Oued el Ha-

mam, où nous reposâmes une heure, afin de donner à notre bagage le temps de nous rejoindre un peu plus tôt, car les sentiers tracés sur des roches superposées rendaient la descente non-seulement pénible, mais périlleuse pour des bêtes lourdement chargées de nos tentes et de nos cantines. La voie, souvent réduite à un étroit sillon au milieu de buissons épineux, ces arbustes où nous laissions des lambeaux de nos vête-



Femme kabyle. — Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Duhoussat.

ments, les touffes de cactus et de ronces qui rayaient parfois nos bottes et même nos selles, tous ces obstacles, mille fois répétés, ne nous laissaient pas sans quelques craintes au sujet de nos bagages.

Après une heure de repos dans les figuiers, ne voyant pas arriver nos gens, nous nous mîmes à gravir la montagne au bout de laquelle se trouve la ville morte que nous allions visiter; nous montâmes ainsi près de cinq

cents mètres pour arriver à un village, appelé Hamziouan, dont les habitants tentèrent tout ce qu'ils purent pour nous décider à faire halte afin de consommer sur place la diffa qui leur était commandée, et qu'ils craignaient d'avoir à porter jusqu'aux ruines dont nous prenions le chemin et distantes d'à peu près trois kilomètres. Ces malheureux ne prévoyaient pas encore tout, hélas! Nous passâmes sans nous arrêter pour attein-

dre une crête excessivement étroite. Nous avions au nord la mer, au sud le Tamgout et les contre-forts au sein desquels sont les sources, qui versent au fond de petits ravins dont les dernières dentelures se perdent à la mer leurs filets blanchâtres, très-rare à l'époque de notre passage.

Du temps des Romains, la crête que nous examinions servait d'appui à un aqueduc : un grand nombre de pierres, s'enchaînant les unes dans les autres par des gorges sculptées, témoignent encore de ce gigantesque travail, qu'on peut suivre pendant plusieurs lieues. C'est, à mon avis, la plus curieuse des choses qu'on trouve à Zeffoun. Un espace assez étendu, est semé de ces débris, que dominant çà et là des pans de murailles encore debout. On y voit aussi un grand édifice en briques, qu'on croit avoir été un bain.

Le village Kabyle occupe le point le plus élevé des ruines (six cents mètres). C'est probablement l'emplacement de la citadelle. La position militaire était superbe, ayant la mer au nord, à l'est et à l'ouest, et, pour seul endroit accessible, la crête étroite dont nous avons parlé. La défense avait surtout en vue l'intérieur du pays; la montagne est très-escarpée de ce côté-là, ce qui rend le sommet facile à défendre. Les différents plateaux qui descendent à la mer, étaient couverts, sur un espace de deux mille mètres, de constructions qui les reliaient entre eux; le port, dont l'importance est constatée par des restes de murs et de mosaïques, venait ensuite. Nous visitâmes ces vestiges, mais je dois le dire, nous nous attendions à voir des débris plus intéressants, qu'amèneraient sans nul doute, des fouilles bien dirigées et qu'il serait très-facile de faire.

Il était midi, nous marchions depuis cinq heures du matin; cette course au milieu des décombres nous fit songer au déjeuner. La chaleur était torride et nous n'avions pas d'eau. A l'ouest on voyait tout au bord de la mer, un petit massif d'arbres; puis, à plus d'un kilomètre au-dessous de nous, une maison à laquelle on ne pouvait arriver que par un sentier à chèvres. Nous y descendîmes sur nos mules, enfourchées de nouveau, et trouvâmes l'ombre touffue vers laquelle nous aspirions, ainsi que l'eau dont nous avions si grand besoin. Enfin, vers une heure, notre pauvre diable nous rejoignit. Le trajet qu'elle venait de faire équivalait bien à deux lieues, tant elle avait franchi d'accidents de terrain à notre suite.

Nous étions en ce moment nonchalamment étendus dans ce qu'on appelle le bois sacré : c'était vraiment la mise en scène de la Norma. Les Arabes drapés, qui descendaient en zigzag des escarpements semés de ruines, avaient l'air d'une procession de druides. Mais l'arrivée du cuisinier et des cantines vint apporter à ce spectacle une diversion dont nous apprécîâmes vivement tout le mérite. Après avoir goûté ensuite le charme d'un repos que nous avions si bien gagné, nous nous remîmes en route, d'abord en longeant le bord de la mer, puis en remontant sur les hauteurs, pour gagner le village d'Achouba. Le soleil était déjà couché lorsque nous nous y établîmes pour la nuit.

Pendant cette longue marche, j'avais fait quelques observations sur les diverses essences d'arbres qui se présentaient à nous : des lentisques partout, des chênes-lièges dans tous les espaces boisés, des lauriers-roses bordant les plus petits cours d'eau ou formant d'immenses champs fleuris d'un aspect féerique; puis des cactus, dont les robustes raquettes, couvertes de fruits, semblent offrir appui et protection aux lianes et aux ronces qui croisent ces tiges rigides et viennent s'enchevêtrer avec leurs pousses les plus élevées; enfin des caroubiers, qui, abondant surtout dans les environs de Bougie, diaprent de leurs gousses noirâtres le vert éclatant de leur feuillage.

Cette variété de la végétation arborescente est un des plus grands charmes de ce pays, dont elle change à chaque pas l'aspect. Elle jette sur les crêtes froides le chêne et le frêne : elle pare les coteaux non-seulement de ces vigoureux cactus et de ces gracieux lauriers-roses que j'admiraux en ce moment, mais encore de buissons de myrtes, de gigantesques aloès, de nombreux figuiers et de cette vigne féconde qui se retrouve dans les régions inférieures grimpant autour de l'olivier. Les plaines sont couvertes d'abondantes céréales, ou tapissées de riches pâturages, et il n'est pas rare de voir, même sur les versants les plus inclinés, croître le blé, l'orge et le millet.

Pour résumer mes observations au sujet de ces diverses essences de bois, je dirai que dans les environs de Tamgout, chez les Ghoubri et les Hidger, c'est-à-dire en montant pour aller rejoindre le Djurjura, vers Afkadou, on rencontre le chêne vert, le chêne zân, le frêne et le pin maritime; sur les pentes qui vont en décroissant jusqu'à Bougie, par le territoire de Toudja, c'est le chêne-liège qui domine. Plus loin, la chaleur est telle que l'oranger, le citronnier et tous les arbres qui ont besoin d'une température constamment douce y croissent à plaisir et donnent d'abondantes récoltes.

Je n'ai pas à m'occuper ici du versant qui regarde Bougie, sur lequel on voit le chêne, le noyer, le frêne, le chêne-liège, le pin maritime, le micocoulier, l'orme, le peuplier blanc et le myrte. Dans l'Oued-Biban, l'olivier fait la richesse des Béné-Mansour et des Béné-Mélikeuch; il croît chez les Béné-Abbès partout où il n'y a pas de hautes futaies. Tout cela est conforme aux lois végétales ordinaires et n'a rien qui surprenne; mais en gravissant les rampes menant au plateau de Zeffoun, je fus frappé d'étonnement à la vue de deux bouleaux faisant commerce d'amitié avec deux orangers dont les branches se touchaient, et à travers lesquelles ils promenaient leurs tiges blanches, couronnées d'un feuillage tremblottant et menu. Jusqu'alors, j'avais cru que cet arbre n'appartenait qu'à la zone boréale de l'Europe, à la flore de la Russie et de la Scandinavie et des plus pauvres parties du sol forestier de la France.

Ceci me rappelle combien les Russes le vénèrent et regrettent son absence dans les pays chauds. Il y a quelques années, me rendant de Téhéran aux bords

de la mer Caspienne, je fus instamment prié de rapporter à un Russe, qui demeurait dans mon voisinage, une branche de bouleau, comme souvenir d'un arbre très-commun dans son pays et dont la vue lui était très-agréable.

Il y a une si grande différence entre une latitude froide ou seulement tempérée et celle sous laquelle je vis en ce moment, qu'on trouvera, je pense, bien naturelle ma surprise de voir un bouleau et un oranger entrelacer leurs branches et leurs racines avec celles d'un cactus.

Puisque j'ai été amené à dire quelques mots sur l'agriculture, je ne puis laisser passer sous silence le produit qui, avec l'olivier, est le plus important de la Kabylie où il est l'objet de soins tout particuliers, je veux parler du figuier qu'on y rencontre à chaque pas.

Dans mes voyages aux ksours du sud de la province d'Oran jusqu'aux oasis du Sahara, je me suis convaincu que les soins donnés à la culture de plusieurs arbres fruitiers, et particulièrement du figuier, étaient les mêmes que dans la grande Kabylie, où j'avais d'abord pensé que cet arbre était exceptionnellement dirigé vers sa plus grande et plus utile production ; il est bon de savoir aussi que, partout où l'on remarque en Algérie une culture intelligemment conduite, on rencontre aussi la race herbère avec son aptitude au travail de la terre.

Au sujet du figuier, voici ce que j'ai vu pratiquer dans la Kabylie du Djurdjura.

Pour former une pépinière, on choisit un terrain de première qualité.

L'opération de centraliser les boutures a lieu à l'automne ou au printemps ; mais les Kabyles préfèrent cette dernière saison qui préserve leurs plantations des nombreux accidents qu'elles subissent pendant l'hiver.

Après quelques semaines, ces boutures sont transplantées dans un autre terrain où on les espace de deux ou trois décimètres l'une de l'autre, jusqu'à ce que, devenues arbustes au bout de deux ans, elles puissent être mises en places définitives. C'est alors que les pépiniéristes en font des paquets de huit, dix, douze ou quinze, et les vendent sur les marchés, au prix de trois ou quatre francs la douzaine de plants.

Aujourd'hui, l'industrie du pépiniériste de figuiers est commune à presque toutes les tribus ; mais les plants les plus estimés sont ceux qui proviennent de Tizi-Rached (Beni-Rater) et de Djema-Sahridj, chez les Beni-Fraoussen.

L'invasion des sauterelles est le plus grand danger que le figuier ait à craindre. Ce fléau, heureusement fort rare, détruit entièrement la récolte, et la famine ou tout au moins la disette désole le pays.

Le figuier est exposé aussi à un autre accident grave : quand la figue est en fleurs, si les brouillards des plaines montent et séjournent sur les vergers, la récolte est fortement compromise ; mais s'ils surviennent après que le fruit est formé ou après la caprification dont je vais parler, la récolte est sauvée. Ces brouillards sont appelés dans le pays *bou-zeggag* (brouillards du bœuf).

La caprification est pratiquée de temps immémorial par tous les peuples qui habitent le littoral de la Méditerranée. Cet usage, si important et si curieux m'a paru mériter un examen particulier : aussi ai-je recueilli beaucoup de renseignements et d'explications plus ou moins plausibles sur la manière dont on opère et sur les avantages qu'on retire de ce mode particulier de culture.

Le dokhar est le fruit du figuier sauvage. Il est petit, sans saveur et d'un goût âcre. C'est donc une espèce peu comestible ; elle n'est pas cultivée pour être mangée. Elle est hâtive, et déjà mûre quand les autres figues, encore vertes, n'ont pas atteint la moitié de leur développement. L'arbre qui la produit, le caprifiguiier, donne deux et même trois récoltes par an, mais on utilise la première et rarement la seconde.

Arrivé à maturité, le dokhar, est cueilli et arrangé en petits paquets (*moulak*) formant chapelets ; on suspend ces chapelets aux branches des figuiers femelles, vers la fin de juin dans la plaine et à la fin de juillet dans la montagne. Chacun de ces dokhars, lorsqu'il est desséché, laisse échapper par l'ombilic une multitude de petits insectes ailés qui s'introduisent dans les fruits de l'arbre auquel il est attaché, leur donnent la vie et les empêchent de tomber.

Ces insectes, sortes d'agents de fécondation, procurent naissance et grandissent avec le fruit du dokhar, et en sortent, après leur complet développement, pour se porter sur le figuier femelle. Leur corps est velu comme celui de l'abeille, qui, on le sait, remplit une mission analogue pour certaines fleurs.

Ces insectes sont de deux espèces, les noirs et les rouges ; les premiers, plus petits que les seconds ne portent pas, comme ceux-ci, un appendice en forme de dard à l'extrémité postérieure. Les indigènes prétendent que l'insecte noir seul joue un rôle utile dans la caprification du figuier (le rôle du vent, de l'oiseau ou de la main de l'homme dans la fécondation du datier) ; une longue expérience lui attribue le privilège de préserver les figues du dépérissement et de la chute avant la maturité. C'est ce qui a fait naître ce proverbe connu de toute la Kabylie :

« Qui n'a pas de dokhar, n'a pas de figues. »

L'abondance des figues, quelles que soient les localités et les circonstances atmosphériques, est en rapport avec celle du dokhar ; il arrive cependant que ce dernier, si nombreux qu'il soit, ne donne naissance qu'à un petit nombre de ces insectes préservateurs, comme en 1863, où la récolte a été faible, le dokhar n'ayant produit qu'une très-petite quantité d'insectes.

Les Kabyles sont convaincus qu'un seul de ces insectes suffit pour préserver quatre-vingt-dix-neuf figues, mais que la centième devient son tombeau. Cette opinion n'est peut-être que la suite d'un préjugé populaire, mais il serait injuste de l'omettre : chez les peuples primitifs, quelques vérités se conservent parfois sous le merveilleux qui a sa place marquée en toute chose.

On opère la caprification au moins une fois par an. Quand le dokhar est abondant, il convient de la répéter plusieurs fois de suite à peu d'intervalle, et il est de la plus haute importance que cette opération soit faite en temps opportun, à l'automne ou au printemps, si l'on ne veut voir la récolte gravement compromise et en partie perdue.

Beaucoup de gens sceptiques, par ignorance ou par système, ne voient dans la caprification que matière à plaisanterie et la traitent de préjugé, d'absurdité. Aussi beaucoup d'Européens du Fort-Napoléon ont-ils eu plus d'une fois à déplorer leur aveuglement par la perte de leur récolte, quand les Kabyles, leurs voisins, en fai-

saient de très-abondantes. N'est-ce pas là un fait concluant et patent? Pourquoi nier la fécondation artificielle du figuier, quand on ne fait pas difficulté d'admettre celle du palmier-dattier? Nul n'ignore que les habitants des Ksours ne l'abandonnent pas aux caprices du vent.

Aristote, Théophraste et Plin ont parlé de la caprification comme d'une opération essentielle à la fructification du figuier; Tournefort a appuyé leurs récits de son témoignage. Il affirme qu'un figuier caprifié donne jusqu'à deux cent quatre-vingts livres de fruits, tandis qu'on en obtient à peine vingt-cinq s'il ne l'est pas.

Le dokhar ne vient pas partout. Il est extrêmement



Travaux des femmes : Menies à moulin le blé. — Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Dubouset.

rare sur les bords de la mer et jusqu'à plusieurs milles dans l'intérieur du littoral; s'il en existe quelques pieds dans cette zone, ils sont de qualité inférieure.

Les cercles qui en sont privés s'approvisionnent, coûte que coûte, sur les lieux de production les plus renommés : tels sont ceux de Bougie, de Sétif et autres qui se rendent annuellement par convois de trente, quarante et soixante mulets, à Djema-Sahridj, aux Ouardhia, aux Beni-Aïssi, dans les tribus Maatka, Bétrouna. Ce commerce donne lieu à un mouvement d'affaires de plusieurs milliers de francs par an.

Une règle, généralement suivie aujourd'hui dans les villages qui possèdent du dokhar, est que nul, sous peine

de cinquante francs d'amende, ne peut en vendre à l'étranger, même à un allié, avant que les jardins de la localité soient abondamment pourvus du précieux préservatif.

On sait qu'avant notre domination les tribus kabyles étaient sans cesse en hostilité les unes contre les autres; la vente du dokhar était alors suspendue et même interdite de tribu à tribu. Comme la figue est l'aliment principal et indispensable des populations, cette mesure prohibitive était le plus sûr moyen d'affamer l'ennemi ou au moins de lui causer un grave préjudice. Il n'est donc pas inadmissible que, plusieurs fois, des tribus en soient venues aux mains pour se procurer, par la force



La moisson et le dépiquage. — Dessin de Slop d'après un croquis du commandant Dumas

et au prix de beaucoup de sang, ce qu'elles ne pouvaient obtenir avec de l'argent.

Toutes les variétés de figues n'ont pas le même besoin de l'intervention des insectes du dokhar pour ne pas tomber. Ceci étant, on peut se demander pourquoi les Kabyles ne cultivent pas ces espèces exclusivement. Mais il faut observer qu'elles ne sont bonnes que fraîches et ne se gardent que quelques semaines ; tandis que les autres, une fois sèches, servent à la nourriture de l'année, se vendent facilement et sont les seules recherchées pour l'exportation en pays arabes.

Il est fâcheux que les Kabyles ne sachent pas donner à ces produits un aspect plus avantageux ; ils en trouveraient l'écoulement à des conditions plus rémunératrices. Leur commerce et le nôtre n'auraient qu'à y gagner.

Notons en passant que la coutume réglementaire des bans contre laquelle commencent à protester les agriculteurs français, est rigoureusement observée en Kabylie. Ainsi la cueillette des fruits ne peut avoir lieu qu'à une époque fixée par la Djemâa. Avant cette époque, nul ne peut manger du fruit (figues, raisins, etc.) sous peine d'une amende de soixante centimes à cinq francs. Cette défense ne peut être enfreinte qu'en faveur des femmes enceintes ou pour un hôte de distinction. Mais alors on doit s'arrêter à la stricte satisfaction des besoins et ne pas les dépasser.

Lorsque cette interdiction est sur le point de cesser, la Djemâa se réunit de nouveau et fait jurer sur le koran à tous les habitants du village, que ni eux ni leurs enfants n'ont contrevenu à la défense. Tous ceux qui ne jurent pas ou qui, par scrupule de conscience, n'osent pas répondre de leurs enfants payent l'amende. Il arrive encore que, malgré l'infraction commise par les enfants, la Djemâa prend en considération la franchise de leur famille et fait remise de l'amende encourue ; c'est alors une preuve que la récolte est abondante.

Les figues se récoltent à l'époque du khérif, c'est-à-dire pendant les quelques jours qui précèdent et qui suivent l'équinoxe d'automne. Les tribus de la plaine les font ensuite sécher sur des claies en roseaux, les tribus de la montagne sur des nattes. Au bout de quinze ou vingt jours, elles peuvent être conservées sans inconvénient. On les renferme alors dans des sacs, des jarres, des paniers ou des peaux de bouc.

Il semble qu'au moment de la récolte, les Kabyles mangeant d'énormes quantités de figues, les cerveaux sont plus exaltés qu'à aucune autre époque de l'année. La figue est-elle de nature à produire cette excitation extraordinaire ? Ce n'est guère explicable que par la fermentation des principes sucrés qu'elle recèle. Toutefois, cette observation a été confirmée par un dicton populaire : « Ivre comme un Kabyle gorgé de figues. »

Les figues sont de deux sortes, les blanches et les noires ; elles se subdivisent en variétés ayant toutes un nom particulier ; mais toutes ont la peau très-épaisse, particularité qui ne nuit pas au bon goût du fruit.

Notre petite caravane devait se séparer à Achouba ;

mes compagnons voulaient regagner en une seule journée Tizi-Ouzou ; quant à moi j'avais l'espoir d'atteindre Dellys avant la nuit, tout en visitant les vestiges romains de la côte. Notre séparation eut lieu à cinq heures du matin. J'avais pour escorte mon domestique et un spahi, et pour provisions un poulet avec deux bouteilles de vin, afin de subvenir aux besoins de ce que je croyais ma dernière étape.

J'ai toujours remarqué que la chose à laquelle on devait le moins se fier en Orient, c'était l'appréciation du temps nécessaire pour parcourir les distances. Lorsqu'on demande son chemin aux indigènes, ils vous répondent toujours, et sans doute pour vous faire plaisir, de manière à vous donner lieu de le croire moins long qu'il ne l'est en réalité ; et, quand vous estimez avoir deux ou trois lieues à parcourir, ils vous laissent tranquillement en faire dix, au bout desquelles ils vous avouent leur ignorance ; souvent même ils sont plusieurs au départ qui renchérisse à qui mieux mieux sur des affirmations aussi tranchantes qu'erronées.

Toujours est-il que j'avais le projet d'arriver au cap Tedlès vers dix heures, d'en repartir à midi, après avoir visité les ruines, de longer la mer pour m'arrêter à Tagzirt, et de gagner de là Dellys, où j'espérais être rendu à huit heures du soir au plus tard.

D'Achouba, je commençai par descendre au sud-ouest, et je gagnai une très-belle crête de montagne, parallèle à la ligne des côtes et qui envoie tous les petits affluents de droite au Sébaou ; son piton le plus élevé à l'est est le Tamgout, qui a douze cents mètres. De cet observatoire, où j'étais dès huit heures du matin, j'avais une vue magnifique du panorama du Djurjura, dont les cimes blanchâtres limitaient ma vue, et de ses contre-forts dont je suivais les sinuosités sur cet immense plan en relief de la nature qu'on est toujours heureux d'admirer. Je me rappelai alors ma course récente au col de Tirourda, le petit campement solitaire et pittoresque de l'officier du génie chargé du pénible travail de pratiquer le sentier qui, lentement, vous conduit au sommet du col d'où l'on jouit, les pieds dans la neige, d'un horizon qui n'a de limite au nord que la mer, et au sud que les plateaux des Beni-Mansour et les Portes de fer. Un peu moins loin, j'apercevais les villages des Beni-Yenni, où s'exerce surtout l'industrie des armes et des bijoux ; ils étaient anciennement très-habiles faux-monnayeurs.

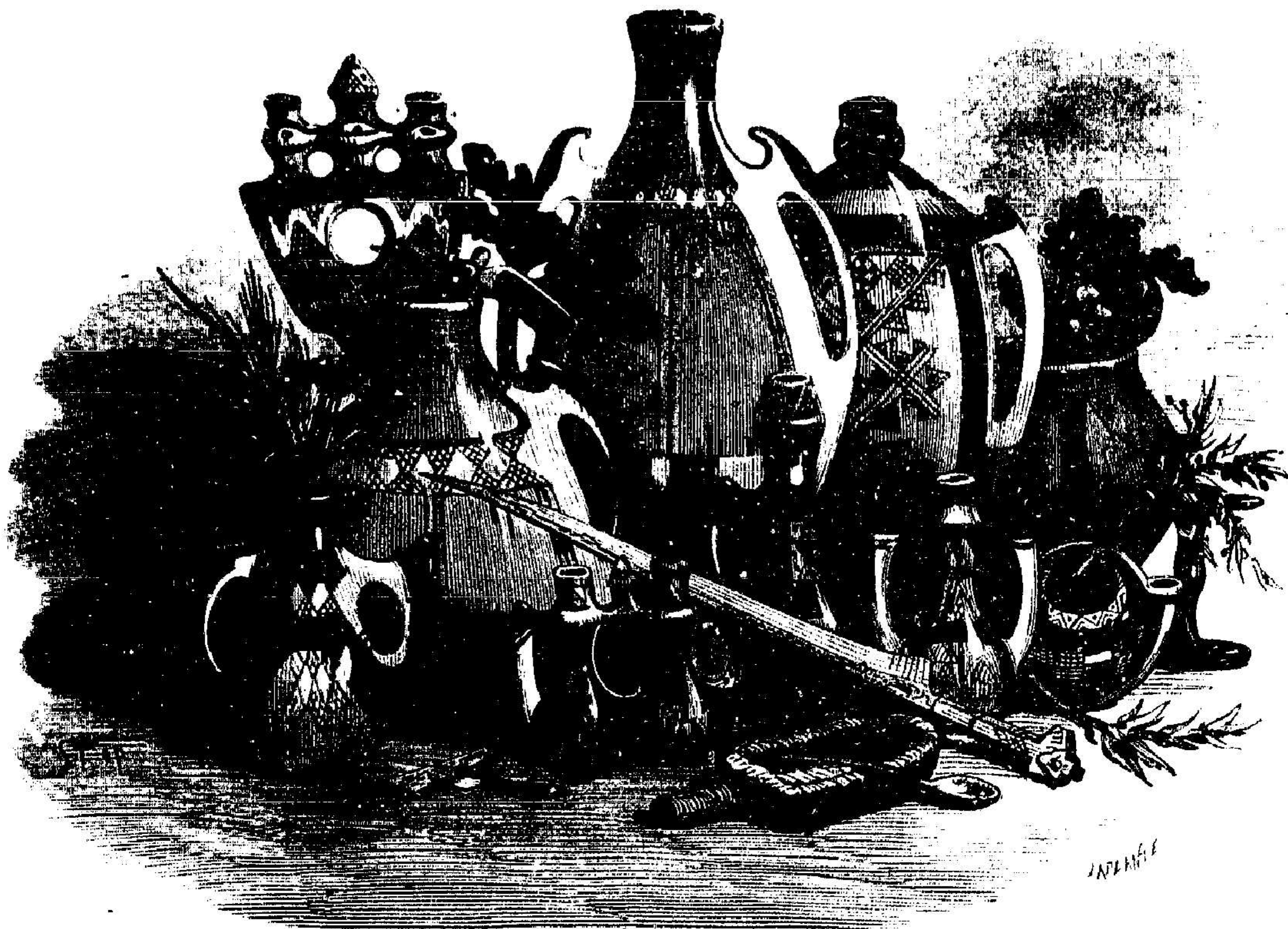
Un peu à l'est, non loin de Koukou, sur le même contre-fort, apparaît le village des Ait-Aïchen, où j'ai vu les travaux actifs de la récolte des olives, les lourdes meules mises en mouvement par des femmes, et l'atelier du tourneur dont l'instrument est bien primitif pour confectionner ces énormes plats en bois qui servent à tous les usages en Kabylie ; on y constate surtout, avec surprise, l'absence de toute espèce de tour horizontal pour fabriquer les poteries.

Le village de Taskenfout dont les petites maisons blanches se détachent de la brume, me rappelle encore

un détail de mœurs locales. Là j'ai dû prendre part à un repas mortuaire, dans la maison même du défunt, pendant que les femmes faisaient chauffer l'eau destinée à la dernière ablution de sa dépouille avant de la rendre à la terre.

Plus près de moi, en suivant toujours la crête des Beni-Raten, se trouvait Ichériden, de glorieuse mémoire pour nos armes; puis le fort Napoléon qui se détachait imposant et blanchâtre : depuis plusieurs mois, j'ai parcouru, autour de ce point central, une circonférence d'un rayon assez étendu; de bien loin, aujourd'hui, ma lorgnette me permet de retrouver avec un certain plaisir son site imposant et ses remparts, garantie d'ordre et de paix, encore plus que menace permanente pour les Kabyles.

Mon guide ne connaissait pas le chemin : nous allions donc à l'aventure, par un terrain accidenté, qui me montrait de temps en temps la première halte espérée, dans un lointain violacé peu rassurant. Enfin, vers une heure, chauffé à blanc et l'estomac creux, je descendis un instant sous le premier ombrage qui m'indiquait un peu d'eau. De là, je voyais l'endroit où je devais m'arrêter et dont j'étais encore séparé par deux heures de marche environ. J'avais rencontré peu de villages dans ce parcours, mais toujours des enfants blonds et des femmes très-sales. Le seul homme qui eût paru sur tout ce trajet était un cavalier qui nous portait, à Zeffoun, un ravitaillement de pain et de légumes. Il s'était égaré. Je le remis sur son chemin, en lui fai-



Poteries et ustensiles kabyles. — Dessin de Stop d'après le commandant Duhouset.

sant tourner le dos à la route, et lui indiquant la plaine au lieu de la mer; malheureusement il ne put, en échange, me renseigner sur la route que je suivais, n'étant jamais venu de ce côté.

Mon déjeuner fut très-frugal : la chair du poulet semblait avoir été tissée avec de la filasse; je le donnai à mon troupier avec lequel je partageai mon pain, dont je me réservai seulement un morceau que je trempai dans un peu de vin sucré, et je me tins pour satisfait de ce repas d'ermite, car je n'en étais pas à mes essais de sobriété en voyage.

Quant au spahis, je lui avais recommandé la veille de se munir dans la diffa de viande et de galette, de manière que je n'eusse pas à m'occuper de lui; mais il est souvent très-difficile de se faire obéir de ses in-

férieurs, même dans leur propre intérêt : celui-ci ne m'avait point écouté, de sorte qu'il fut obligé de se contenter d'un très-petit morceau de galette, assaisonné d'un oignon qu'il trouva au fond de sa poche. Pour dernière ressource, les muletiers tirèrent quatre ou cinq figues de je ne sais où, et cela leur suffit. J'avais heureusement fait mettre de côté une outre remplie d'orge pour nos bêtes, qui furent ainsi mieux traitées que nous tous. Je m'en réjouis pour elles, et depuis quelques heures, bien persuadé que je n'arriverais pas le jour même à Dellys, je remis au hasard le soin de mon dîner et le choix du gîte où je pourrais passer la nuit. Comme je n'y pouvais rien faire, je pris le parti de ne m'en pas tourmenter; j'étais venu pour voir les ruines; je ne m'inquiétai pas d'autre chose. Mais il y avait huit heures déjà

que nos mulets nous portaient; leur corvée semblait devoir se prolonger; je leur fis servir une double mesure d'orge, tant pour le passé que pour l'avenir.

Je ne tardai pas à donner le signal du départ, et à trois heures nous étions sur le monticule dont les bords, en s'affaisant jusqu'à la mer, forment le cap Tedlès. Le chef du village arriva et je lui fis expliquer par mon spahis, qui parlait un peu français, que je désirais visiter sa localité. Il se mit à ma disposition et me conduisit tout d'abord à un tombeau; sorte de tour qui me parut avoir environ dix mètres de hauteur sur six de diamètre; il en reste encore une espèce de façade tournée vers l'est qui devait être le

côté de l'entrée, à ce que semble indiquer une porte placée entre deux colonnes qui s'appuient à de grosses pierres.

Le centre de ce monument est rempli d'une maçonnerie très-serrée, faite avec de petites pierres et du ciment. La porte est encombrée, ainsi que la place d'une inscription qui paraît avoir été enlevée tout d'une pièce. Une grande auge en pierre est au pied de cette ruine; c'était probablement le cercueil qu'on a extrait dans une fouille. On trouve encore là beaucoup de restes de murs et de fondations de monuments; presque toutes les maisons du village kabyle de Takselt sont construites avec ces grosses pierres



Kabyles bijoutiers-armuriers. — Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Dubouset.

taillées, sur lesquelles il n'y a pas à se tromper comme provenance.

Voyant que j'y prenais goût, c'était à qui me ferait voir quelque chose, et me mettrait sur la trace de nouveaux vestiges; enfin je fus conduit devant une pierre qu'un indigène avait heurtée en labourant. Je la dégageai des obstacles qui la recouvraient à moitié, et je découvris un bas-relief assez grossier, qui représente, dans un cadre arrondi de cinquante-cinq centimètres de haut sur quarante de large, un individu à barbe, vêtu d'une grande chemise et donnant la main à son fils, habillé de la même manière que lui. Ce dernier porte dans sa main gauche un objet qui ressemble à un gâteau de

Savoie, et le père tient dans sa main droite le bout d'une écharpe qui lui passe par-dessus l'épaule gauche. Ces deux personnages sont entourés d'une sorte de cadre qui forme à son sommet une pointe, dans laquelle est sculpté un oiseau, dont les ailes tombantes à demi étendues recouvrent leurs deux têtes. Le relief de ces figures est de cinq centimètres, celui de l'oiseau n'est que de deux. Cette pierre était probablement destinée à être placée verticalement; elle se termine à sa base par un tenon qui devait entrer dans une autre pierre de forme rectangulaire et placée horizontalement. La stèle que nous venons de décrire est haute de quatre-vingt-dix centimètres sur cinquante de large.

A partir de soixante centimètres elle va finissant en pointe comme un toit; son épaisseur totale est de vingt centimètres. J'en ai dessiné exactement tous les détails, et je suis, au dire des habitants, le premier qui l'ait vue et copiée, puisque c'est depuis peu de temps qu'elle a été déterrée; on ne vient pas souvent à Taksebt. Les ruines s'étendent jusqu'à Sidi-Khaled, qui est le port de ce petit endroit.

Ici le dépiquage des grains de la moisson était très-actif, et l'on y employait même les femmes dont les unes, assises en cercle, frappaient en mesure sur les épis avec des maillets ronds à peu près de la forme d'une bouteille, tandis que d'autres jetaient au vent,

avec de forts tamis, la paille et les grains, pour ne conserver que ces derniers qui retombaient en pluie autour d'elles. Un homme aussi noir qu'un nègre, n'ayant presque pour vêtement qu'un tablier de cuir et un grand chapeau de paille, balayait à mesure le terrain avec un faisceau de brindilles de lauriers-roses.

Encadrons cette scène champêtre d'un rideau d'aloès en fleurs et de cactus, reculons à une dizaine de lieues l'horizon de caps plus ou moins bleuâtres dont les pointes viennent se perdre dans la mer, et nous aurons un tableau de moissonneurs dont les guérets de la Brie ou de la Beauce ne peuvent donner la moindre idée (voy. p. 297). A cinq heures je descendis jusqu'à la mer par



Meule à broyer les olives. — Dessin de Stop d'après le commandant Duhoussel.

un bois de figuiers et d'oliviers. — Mais avant de m'éloigner des ruines romaines, je dois faire une réflexion sur les amphores en général et sur celle de Taksebt en particulier.

Le mot *amphore*, dans son origine, veut dire *chose à porter par les deux côtés*, c'est-à-dire que l'on peut saisir par deux anses, probablement en raison du poids qu'on doit enlever. — Il y avait les amphores sessiles et les amphores non sessiles; la signification du mot sessile est « qui peut s'asseoir, se reposer. » Les vases kabyles des Beni-Raten se terminent tous par une pointe ou sorte de cône qui ne leur permet pas de se tenir daplomb sans être appuyés à autre chose ou fichés en terre.

J'en avais un de cette forme, comme ceux que l'on voit toujours sur le dos des femmes qui vont à la fontaine; j'eus la curiosité de le remplir d'eau et de le peser : contenant et contenu formaient un total de vingt-sept kilogrammes; assez beau poids pour un fardeau de femme. Si l'on réfléchit que, dès l'âge de douze ans, les femmes kabyles sont obligées de descendre deux fois par jour des hauteurs sur lesquelles sont placés tous les villages, dans les ravins où coulent généralement les sources, pour y remplir leurs cruches, et par conséquent de remonter ces mêmes rampes avec un faix de cinquante-quatre livres, on n'aura pas besoin d'être galant pour trouver que c'est trop. La

partie la plus large de ce vase repose sur leur dos; sa pointe s'appuie sur leur ceinture, à la hauteur des reins; elles le soutiennent le plus souvent d'une seule main qu'elles accrochent à l'une de ses anses en ployant fortement le bras. Il est vrai que, ne portant jamais de chaussures, les pieds profitent des moindres aspérités des sentiers pour maintenir en équilibre le haut du corps, extrêmement penché en avant.

En passant des Beni-Raten chez les Menguellet et en se rapprochant du Djurjura, on trouve des amphores sessiles. Leur forme est moins arrondie et plus élégante, leur base est plane, et les femmes les portent sur la tête au moyen de bourrelets qui modifient leur coiffure. Je n'ai aperçu, dans mon dernier voyage, aucun vase non sessile, à la forme allongée, à la silhouette en losange, dont une des diagonales serait la moitié de l'autre. Tous ceux que j'ai vus ont le profil d'un cœur. C'est ainsi que sont ceux de Taksebt. Les femmes en inclinent un peu la base en les portant sur la tête, et font obliquer la partie renflée qu'elles soutiennent dans cette position en tenant une des anses. Du côté d'Arbalou et de Bougie les vases pourraient se poser d'aplomb, mais comme leurs anses sont très-rapprochées du col, on les attache avec une corde qui passe sur la poitrine, resserre les épaules et maintient verticalement sur le dos le vase plein, de la même manière que nos pêcheurs du Nord de la France fixent sur leurs épaules les paniers remplis de poissons.

Un médecin, ou même un simple moraliste, signalerait tristement les modifications funestes que doivent exercer sur l'organisme des femmes kabyles ces lourds fardeaux auxquels on les soumet depuis l'adolescence jusqu'à la mort. Quant à moi je veux seulement comparer les amphores actuelles aux amphores romaines. On conservait au Capitole une amphore comme étalon ou mesure officielle, laquelle équivalait à la contenance de 25 litres 89 centilitres. Je crois qu'on pourrait rapprocher cette mesure du poids de 27 kilogrammes que j'ai trouvé moi-même aux vases de la Kabylie en 1864.

Mais il me faut reprendre mon récit au moment où, en descendant de Taksebt, le mulet qui me portait marcha pendant une heure sur la grève humide, que baignaient les dernières lames. A six heures je montai sur un amas de rochers, et je me trouvai au centre d'un grand espace de verdure, dont, sur une étendue d'environ une lieue, chaque buisson recouvre un chapiteau, un tronçon de colonne ou un cercueil; champ désolé de ruines éparses, que doraient les derniers rayons du soleil couchant. Je m'assis au pied d'un portail carré, probablement un tombeau, mais ayant l'air du vestibule d'un plus grand édifice. Sa façade était soutenue par des colonnes encore entières; il doit certainement à la simplicité de sa construction d'être demeuré debout (voy. p. 289).

Ma petite troupe avait suivi le sentier, sans s'occuper de moi : j'étais seul : la mer, un peu houleuse, fouettait de ses vagues irritées les robustes

pierres que je contemplais et qu'elle usait sans les désunir. — Combien d'années encore, me demandais-je, lui faudra-t-il pour effacer les traces de cette jetée construite depuis des siècles? — Et me laissant aller à la rêverie, je me sentis saisi d'une grande tristesse. Dans ces moments-là mon regard va toujours chercher la Méditerranée, dont les flots baignent la France.... Je m'oubliais dans cette pensée, tandis que les dernières lueurs empourprées du ciel s'éteignaient à l'horizon et que le crépuscule jetait sur tout le paysage un voile uniforme. Tout à coup je me levai, il était tard : j'avais à ma gauche des taillis, par conséquent une route fort peu indiquée; à ma droite la mer, dont il était impossible de suivre le rivage : il fallait monter et redescendre toutes les collines qui venaient s'y perdre, et, grâce à tous ces méandres forcés, j'étais encore au moins à cinq heures de Dellys. L'obscurité allait croissant; il m'importait de gagner du terrain ou tout au moins quelque village où je pusse bivouaquer, car, la nuit une fois venue, je courrais grand risque de me perdre en errant jusqu'au matin sans direction et à jeun. J'étais sur une trace, je la suivis jusqu'à la nuit noire. A huit heures et demie, j'envoyai le spahis faire une reconnaissance. Nous étions dans les environs d'un petit village dont il m'amena le caïd auquel j'exposai ma situation. Mon récit éveilla sa générosité; j'en obtins six œufs et une tasse de lait.

J'avais emporté mon fusil, presque toujours suspendu, non chargé, à l'arçon de ma selle; négligence grave dont je m'étais bien vite repenti; car à peine avais-je quitté Tagzirt qu'au débouché d'un taillis, dans une clairière à une vingtaine de pas, j'avais vu arriver roulant, grognant et fouillant la terre de son boutoir, un énorme sanglier, qui se mit bientôt à trotter doucement devant moi comme s'il eût voulu me servir de guide. Il était sans doute, ainsi que moi, en quête de son souper, car il ne tarda pas à jeter son dévolu sur un champ de bechna, dans lequel il disparut en fuyant. Je déplorai vivement alors l'état pacifique de mon fusil, et je me promis de le recharger pour le lendemain, devant traverser ce jour-là des endroits boisés dans lesquels, depuis la veille, je regardais, bien malgré moi, de l'œil indifférent d'un homme qui n'est point chasseur, s'ébattre lièvres et perdrix.

A la vue de l'arme en question, l'œil du caïd brilla d'un éclair de satisfaction dont je m'empressai de lui faire demander la cause. *Bono!* répondit-il, en désignant mon fusil, et il me raconta que depuis plusieurs jours une panthère inquiétait les habitants du village, forcés, pour la tenir à distance, d'allumer des feux partout où reposaient leurs chèvres. Il ajouta qu'elle était venue la veille boire dans le petit ruisseau près duquel nous étions campés et avait effrayé de ses cris les femmes et les enfants. Je me fis conduire, ma lanterne à la main, à l'endroit qu'il m'indiquait, et je distinguai effectivement les empreintes de pattes d'un chat qui aurait eu la taille d'un veau. Comme ma petite tente était dressée, le feu allumé, et mes six œufs en

bonne voie de cuire avec de la graisse dans l'assiette de fer battu qui forme en voyage toute ma batterie de cuisine, et comme, par-dessus tout, je comptais me mettre en route à deux heures du matin, je ne me dérangeai pas davantage; seulement je coulai une balle dans chaque canon de mon fusil; cela produisit un excellent effet sur la galerie, ainsi que l'ordre de rapprocher autant que possible nos quatre mulets des maisons.

Mon soldat, qui avait eu lieu d'exercer assez convenablement son talent culinaire pendant le voyage, se désolait à la pensée de la maigre pitance qu'il avait à m'offrir pour dîner. Je jugeai à propos de lui montrer combien j'y tenais peu et, pour distraire son at-

tention, je lui fis des compliments sur la manière intelligente et active dont il savait s'acquitter de ses fonctions en confectionnant pour plusieurs personnes, et souvent en moins d'une heure, des plats fort présentables, malgré toutes les difficultés d'une cuisine faite à la hâte en plein vent; j'ajoutai qu'on voyait qu'il en avait une certaine habitude. — Il me répondit que c'était la première fois qu'il se trouvait livré à lui-même pour ce genre d'emploi. — « Alors, lui dis-je, vous avez servi comme valet de chambre dans quelque bonne maison, car vous vous entendez aussi très-bien aux soins de l'intérieur. Que faisiez-vous avant d'être soldat? — J'étais, me répondit-il, cocher de l'omnibus



Réception dans la maison d'un mort. — Dessin de Stop d'après le commandant Duhoussset.

de la barrière du Maine au chemin de fer du Nord depuis trois ans; après avoir été préalablement pendant trois autres années valet d'écurie dans la même administration. » — Il m'avait probablement voituré bien des fois à Paris, sans se douter qu'un jour il ravauderait mes chaussettes dans un bivac quelconque de la Kabylie.

Je mangeai deux de mes œufs, lui abandonnai le reste, et me jetai tout habillé sur ma couchette. De son côté, étendant une couverture à terre, il s'établit en travers de l'ouverture de la tente. Quant au spahis, je n'en étais nullement inquiet: il avait trouvé moyen de se faire faire du couscoussou. Du reste, je devais être

bien gardé; deux masses blanches aux formes indécises, mais entrevues, à intervalles égaux, dans le cadre de ma porte, me l'indiquaient suffisamment.

Les chacals et les chiens firent bientôt un sabbat d'enfer, mais, grâce à l'habitude des derniers jours, je n'en tins aucun compte, et je m'assoupis aussi profondément qu'au sein du plus profond silence. Vers une heure du matin, je fus réveillé par le bruit que faisait un être quelconque en grattant les parois de ma tente. Je tousnai, ce qui est toujours une contenance, et me mis sur mon séant.

« Commandant! me dit le spahis, écoute, c'est la bête. »

J'entendis alors un miaulement vague et assez lointain, dont mon imagination grossissait peut-être le son.

« Où est-elle ? demandai-je.

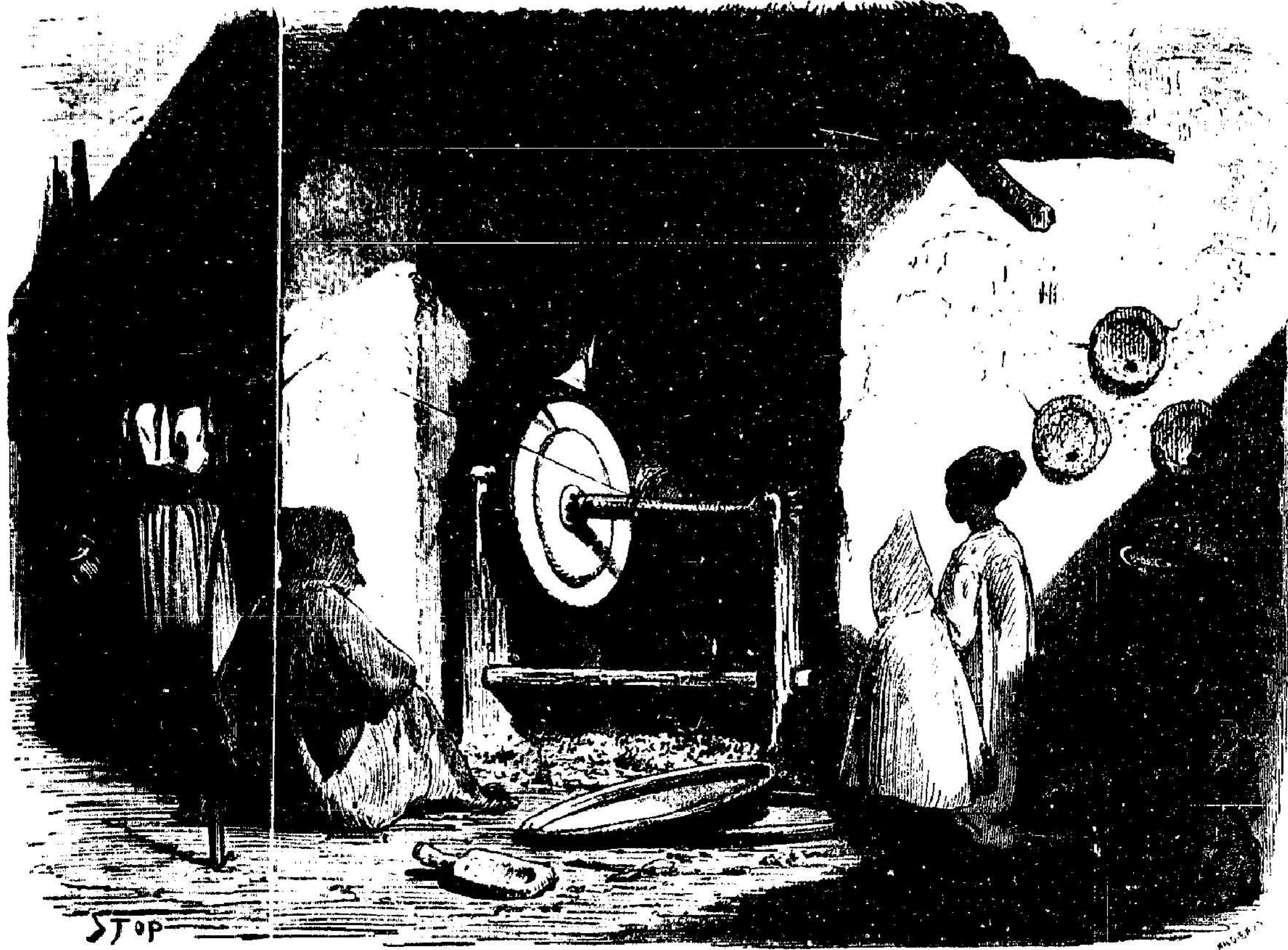
— Loin encore, mais elle va venir. Apprête ton fusil.

— Eh bien ! regarde de son côté, et si elle s'approche du nôtre, tu m'avertiras. Bonsoir. »

Et je me disais, en moi-même : « Il s' imagine vraiment, je crois, que je vais aller chercher à tâtons l'animal qui l'effraye. Ce serait très-intéressant peut-être pour un dompteur, ou pour ceux que les lauriers cynégétiques empêchent de dormir. Je ne les imiterai pas, je veux prendre le repos dont j'ai grand besoin. » Et

sur ce monologue philosophique, je me rendormis. Mais la bête ne vint pas, et on n'interrompit point mon sommeil. Voilà tout ce que ce voyage me permet d'offrir de panthère au lecteur. Cependant, je suis persuadé qu'il y en a près de Dellys, dont je n'étais qu'à cinq lieues, et qu'on peut les y aller chasser. Ceux qui seraient tentés de le faire, ou qui simplement voudraient avoir sur la *felis pardus* de l'Algérie, plus de renseignements que je ne puis leur en donner *de visu*, n'ont qu'à consulter le livre de mon ami Bombonnel, le *tueur de panthères*. Ils y trouveront plaisir et profit.

Décidé à partir de manière à profiter du clair de lune,



Tourneur kabyle. — Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Duhoussset.

j'éveillai mon monde un peu avant trois heures, et nous nous mîmes immédiatement en marche. Il nous fallut traverser d'abord un fouillis très-serré, qui devait offrir un abri propice aux bêtes fauves. Un terrain un peu plus praticable, au grand soulagement de nos mulets, nous mena ensuite dans des champs de bechna. Cette plante est une sorte de millet cultivée pour sa fécule, et dont les oiseaux sont très-friands ; aussi les Arabes sont-ils obligés d'installer, avant la moisson, dans les champs de cette céréale des guetteurs chargés d'éloigner les effrontés parasites, à grands renforts de cris

et de frondes¹. Ces gardiens se tiennent sur une petite plate-forme, de deux mètres d'élévation, légèrement construite en roseaux. Sur la dernière que je rencontrai, je ne vis qu'une flûte et une gourde liées ensemble. Certes, devant ce redoutable appareil, les oiseaux n'avaient qu'à se bien tenir.

A sept heures, j'entrais à Dellys.

DUHOUSSET.

1. Ce système de surveillance pour les moissons est en usage dans la plupart des pays nègres. Les frères Lander l'ont retrouvé sur les bords du Niger, au centre de l'Afrique.